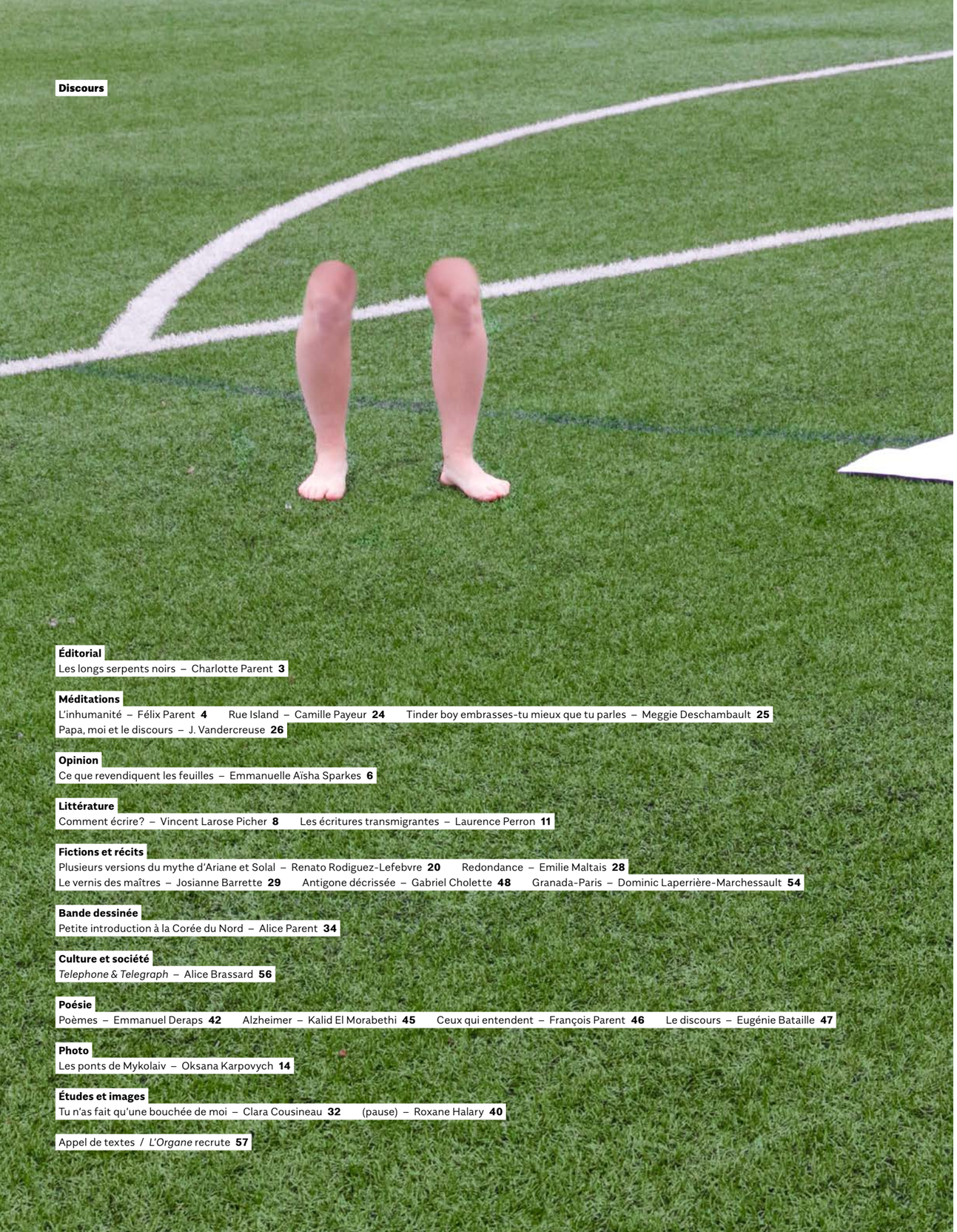
L'Organe

Hiver 2016 L'Organe — Magazine francophone de Concordia 07 Discours



Discours

Éditorial
Les longs serpents noirs – Charlotte Parent **3**

Méditations
L'inhumanité – Félix Parent **4** Rue Island – Camille Payeur **24** Tinder boy embrasses-tu mieux que tu parles – Meggie Deschambault **25**
Papa, moi et le discours – J. Vandercreuse **26**

Opinion
Ce que revendiquent les feuilles – Emmanuelle Aïsha Sparkes **6**

Littérature
Comment écrire? – Vincent Larose Picher **8** Les écritures transmigrantes – Laurence Perron **11**

Fictions et récits
Plusieurs versions du mythe d'Ariane et Solal – Renato Rodiguez-Lefebvre **20** Redondance – Emilie Maltais **28**
Le vernis des maîtres – Josianne Barrette **29** Antigone décrissée – Gabriel Cholette **48** Granada-Paris – Dominic Laperrière-Marchessault **54**

Bande dessinée
Petite introduction à la Corée du Nord – Alice Parent **34**

Culture et société
Telephone & Telegraph – Alice Brassard **56**

Poésie
Poèmes – Emmanuel Deraps **42** Alzheimer – Kalid El Morabethi **45** Ceux qui entendent – François Parent **46** Le discours – Eugénie Bataille **47**

Photo
Les ponts de Mykolaiv – Oksana Karpovych **14**

Études et images
Tu n'as fait qu'une bouchée de moi – Clara Cousineau **32** (pause) – Roxane Halary **40**

Appel de textes / *L'Organe* recrute **57**

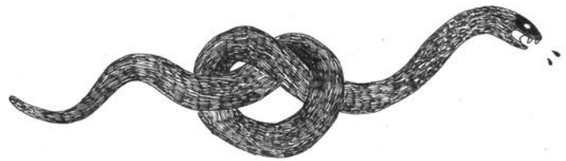
Le 30 novembre dernier, le gouvernement Trudeau a approuvé deux projets d'oléoducs : le remplacement de la Ligne 3 d'Enbridge et le controversé projet Trans Mountain de Kinder Morgan. Le premier ministre, qui avait récolté bien des votes en Colombie-Britannique (et ailleurs au pays) en se positionnant contre les oléoducs, a aujourd'hui changé de discours. Oui, il le sait, il faudra se passer des énergies fossiles. Mais ça, ce sera fait dans 50, 100 ans. Pas par lui, pas maintenant.

Kinder Morgan n'a pourtant obtenu des lettres de soutien que du tiers des 120 groupes autochtones touchés par le projet de Trans Mountain. Ceux qui n'ont pas d'entente avec la compagnie craignent aujourd'hui les conséquences qu'aura le passage de l'oléoduc sur leurs territoires ancestraux. La lutte s'organise : environnementalistes et membres des premières nations se préparent à empêcher la construction de cet oléoduc long de 1150 kilomètres qui relierait Edmonton à Vancouver. « *People are going to put their bodies on the line to stop these pipelines from going through*, » a dit Cecil James, de la nation Anishinaabe de Roseau River, au Manitoba, à CBC. Certains prédisent un mouvement de la nature de celui qui s'est organisé à Standing Rock dans le Dakota du Nord dès août dernier.

Les opposants au projet d'oléoduc Dakota Access Pipeline (DAPL), qui manifestaient pacifiquement sur la réserve sioux de Standing Rock pour la sauvegarde de leur eau, de leurs lieux de cultes, de leurs cimetières et de leur histoire, ont fait face à une répression violente de la part d'une police militarisée et de services de sécurité privés. Il n'est pas nécessaire de chercher longtemps pour trouver des images de manifestants aux prises avec chiens de garde, poivre de Cayenne, balles en caoutchouc et gaz lacrymogène, ou aspergés d'eau avec l'aide des pompiers alors que la température était sous le point de congélation. La façon dont ces manifestants de nations différentes, qui viennent de partout à travers le pays, étaient traités est révoltante. Et, tragiquement, eux n'étaient pas surpris. L'oppression de leurs peuples n'est pas chose nouvelle.

Dans les camps des manifestants de Standing Rock, on se préparait à un hiver froid et difficile quand l'annonce est tombée du ciel (ou plutôt du corps des ingénieurs de l'armée américaine), le 4 décembre : l'oléoduc ne passera pas par Standing Rock. Qu'on se le dise, prudents, mais confiants : le vent tourne. C'est de bon augure – pour Trans Mountain, pour d'autres à venir.

Ce n'est pas dire qu'il faille baisser sa garde. Il est primordial de continuer d'exprimer son désaccord. De son côté, par respect pour la terre et pour les peuples qui l'habitent, *L'Organe* appuie la cause de **Divest Concordia**, qui demande à Concordia de retirer l'argent qu'elle a investi dans les énergies fossiles et de l'investir plutôt de façon responsable. ∘



L'inhumanité

« L'humain femelle, à ce moment-là, est salarié et gagne moins d'argent que le mâle. Le mâle, lui, porte la moustache et tire sur les autres, à l'aide de son gros fusil. »

« À ce moment, dans le Grand Nord, l'humain nordique et aborigène a les yeux bridés et devient de plus en plus gros. Il ne s'est pas encore doté d'un pouvoir politique, faisant face à des pressions d'adaptation naturelle particulières. Cela mène à son extinction. »

« À ce moment, les mâles fendent le bois et, fidèles à leur statut d'omnivores, mangent de tout : des chevreuils, des caribous, la morue au grand complet, les conifères, les feuillus, les vies des autochtones et même la roche dure et froide de l'Abitibi. »

« Aussi, la femelle se rend à la plage. Son maillot de bain ressemble à une robe de mariée, et c'en est embêtant. Elle est trop habillée, à cause de l'inégalité des sexes, et les mâles, eux, peuvent porter de moulants one-piece rayés. La femelle se dote donc du féminisme, dans le but de se déshabiller. »

« Aussi, la femelle retourne à la plage. Son maillot de bain ressemble à un show de totons sur Sainte-Catherine, et c'en est embêtant. Elle est trop peu habillée, à cause de l'inégalité des sexes et les mâles, eux, peuvent porter de beaux bermudas asexués. La femelle se dote donc du féminisme, dans le but de se rhabiller. »

« Au même moment, un humain à l'arcade sourcilière prononcée et à la mâchoire proéminente arrache de petits éclats de silex à une pierre, dans le but d'en faire un couteau. Ce couteau sera tranchant et lui permettra de dépecer facilement un éléphant en moins d'une heure, mais le soir, il pleut et il fait froid. Il vit dans une grotte, ce qui lui donne des rhumatismes, et son langage est inarticulé. Il se sédentarise, construit une cabane de terre et fait pousser des légumes pour échapper à ces fléaux. »

« Au même moment, un humain habitant dans une cabane de béton est un salarié. Ses muscles sont mous et son cerveau douloureux, mais il réussit à faire facilement beaucoup d'argent en une heure. La nuit, il fait chaud, son appartement est étouffant et cela lui donne une dépression. Il souhaiterait vivre dans la forêt de la chasse et de la pêche pour échapper à ces fléaux. »

« Au même moment, le christianisme permet à tous les humains de régler tous leurs problèmes. Les mâles et les femelles, débarrassés de tous leurs problèmes, brûlent des sorcières, brûlent des juifs, brûlent des handicapés mentaux, brûlent des femelles ayant tenté de se reproduire sans avoir préalablement porté une robe blanche et fait vœu de devenir la possession d'un mâle. Aussi, les mâles et les femelles, débarrassés de leurs problèmes, heureux, vont planter des métaux pointus dans des mâles et des femelles Sarrazins, à des milliers de kilomètres de leur cabane en bois, car eux aussi croient en un Dieu, sont débarrassés de tous leurs problèmes et se tiennent debout sur de la terre importante. »

« Bientôt, tu exécutes ta naissance, et tu exiges du monde qu'il s'améliore et devienne enfin fonctionnel et infaillible, malgré le fait qu'il ne l'ait jamais été, parce que tu es là, parce que tu es l'ultime résultat de 65 millions d'années d'évolution, et de milliers d'années de culture, et de siècles de science. Faudrait ben que ça marche, parce que tu resteras pas ben ben longtemps »

« Au même moment, on découvre que les femelles ne sont pas des humains »

« Au même moment, on découvre que ce ne sont pas les femelles, mais que ce sont en fait les pauvres et les ignorants qui ne sont pas des humains »

« Au même moment, on découvre que ce ne sont pas les pauvres, mais les handicapés et les juifs qui ne sont pas des humains »

« Au même moment, on découvre que ce ne sont pas les juifs, mais les noirs qui ne sont pas des humains »

« Au même moment, on découvre que ce ne sont pas les noirs, mais les jaunes qui ne sont pas des humains »

« Au même moment, on découvre que ce ne sont pas les jaunes, mais les rouges qui ne sont pas des humains »

« Au même moment, on découvre que ce ne sont pas les rouges, mais les blancs qui ne sont pas des humains »

« Au même moment, on réalise que la couleur des mâles et des femelles n'influe en aucune façon sur leur comportement, et qu'ils sont tout aussi inhumains les uns que les autres. »

« Au même moment, des singes, autant les mâles que les femelles observent les inhumains du haut des quelques arbres qui n'ont pas été coupés pour fabriquer des crosses de fusil ou des thermos à l'air rustique, ou bien ils les observent de derrière les barreaux qui les protègent des inhumains. »

« Au même moment, des extraterrestres translucides et imberbes observent les inhumains du haut de leur vaisseau étincelant, qui survole la terre, filant à travers son orbite encombrée de débris et de satellites joignant les inhumains les uns aux autres. »

« Au même moment, les rats observent les inhumains du bas de leurs égouts, dans lesquels flottent des déchets, de la nourriture gaspillée et moisie, le corps de certains, les larmes d'autres et le sang de plusieurs, desquels les rats tirent d'honnêtes repas. »

C'est à ce moment précis, encore le même d'ailleurs, que les singes, les extraterrestres et les rats soupirent du mieux que leur permet leur physionomie en se disant tous la même chose :

« Au moins je ne fais pas partie de l'inhumanité. »

Ce que revendiquent les feuilles

C'était un vendredi midi au 7e étage du bâtiment Hall. Comme toutes les semaines, s'y tenait la *Jumu'ah*, prière du vendredi en Islam, qui était, ce jour-là, constituée d'hommes en majorité. J'attendais dans la file de la Patate du Peuple quand Monsieur Untel, derrière moi, a cru bon de m'intercepter pour me partager son opinion digne des dérapages poétiques, pointant vers l'assemblée : « Je sais pas ce qu'elles foutent, les filles aux dessous-de-bras poilus de l'Institut Simone de Beauvoir, mais elles devraient aller montrer leurs seins devant eux pour protester contre ça. » Grâce à cet élan féministe, il croyait légitime de poursuivre par la profération de phrases à la « qu'ils fassent ça chez eux. »

Têtes Chercheuses
Tirée de la série *Les Payasage Humains*
Par Gabrielle Desrosiers

« Enchantée, Monsieur Untel, » qui ignorait qu'il avait devant lui une musulmane féministe. Je me suis rapidement rendu compte de sa stratégie oratoire trop familière. Le secret était de se croire messager de la Vérité, de parler un peu plus fort que moi, d'éviter tout terme d'atténuation, tout signe de subjectivité. J'ai tenté, tant bien que mal, de lui faire comprendre que le féminisme ne doit pas aller de pair avec l'islamophobie. Je lui ai expliqué qu'il est insensé de percevoir cette pratique avec une perspective féministe blanche alors qu'il est question d'une communauté dotée de différentes balises, d'un angle digne d'être écouté. Après avoir entendu mon avis, il en est venu à un diagnostic : bien-pensante. Puis, il m'a partagé sa déception de voir qu'une « jeune fille brillante comme moi n'était pas féministe. » Notez qu'il ne m'a jamais demandé, en plus d'une heure de conversation, si moi-même, je me considérais ainsi.

Devant de tels échanges, je suis prise à la fois par l'instinct de me taire, de peur de véhiculer, à mon tour, un point de vue écrasant, et d'une envie de multiplier les voix contre ce que je perçois comme une triste ignorance. Je me retrouve ainsi acculée à la question : à quoi bon tenir un discours?

Les discours sont partout. Ils tapissent les murs de la ville et ceux de Facebook, érigeant des frontières entre nous. À notre époque de démocratisation de l'information à travers, notamment, les réseaux sociaux, tous.tes ont droit à leur tribune. Loin de moi l'idée de critiquer ces moyens qui donnent accès à de l'information souvent omise par les médias de masse et qui permettent le regroupement de militants et de personnes marginalisées! Le grand rôle des réseaux sociaux dans les soulèvements du Printemps arabe n'est qu'un exemple du précieux effet rassembleur que peuvent avoir ces plateformes. Mais ce déferlement d'information me pousse à m'interroger quant à la pertinence de m'immiscer dans cette grande conversation. Les Unetelle, Un.e.tel.le et Untel de ce monde prônent tous.tes leur propre discours, leurs propres besoins. Et si nous nous taisions tous.tes un instant, entendrions-nous les feuilles militer elles aussi?

Il y a de ces discours qui poussent au silence. De ce temps-ci, beaucoup d'encre coule au sujet de la culture du viol, révélant au grand jour la tendance générale de discréditer la parole des victimes. Lorsqu'on apprend que, selon une étude de Statistique Canada, un maigre 5% des agressions sexuelles est dénoncé, au Québec, on peut en conclure que le poids de questions d'apparence innocente, telles que « Mais avait-elle bu? » étouffe le souffle que ces victimes tentaient de faire sortir. Il y a de ces discours qui violentent. Que vaut la liberté d'expression, que certain.e.s brandissent avec fierté comme un drapeau, lorsqu'elle l'emporte sur l'intégrité de l'autre? Depuis que Donald Trump profite de sa tribune pour diffamer les minorités ethniques, les agressions sur la base de la race ne cessent d'augmenter aux États-Unis. Ce phénomène, semblable à celui du Québec en plein débat sur la Charte des valeurs et à celui du Royaume-Uni au lendemain du Brexit, prouve que les mots ne sont pas bénins : ils incitent à l'action et forgent notre réalité.

C'est par ma conscience du poids de la parole que je me censure souvent quant aux sujets tels que le féminisme et l'Islam, de peur de ne pas savoir rendre justice à ces deux réalités et d'ainsi faire perdurer les préjugés qui les entourent et mènent à la souffrance de celles.eux qui les portent comme identité. Devant la crainte de répéter inutilement ce qui a déjà été dit, impuissante devant les barricades colossales des mentalités arrêtées, je choisis alors souvent l'abstention.

Mais tenir un discours, c'est aussi avoir le courage de se choisir une vérité, et il y a là une volonté louable de la défendre au nom du bien, du beau, du mieux. Je crois souvent plus sage de répondre à la condescendance du *mansplaning* avec finesse et nuance. Mais à force de concéder ainsi, comment entendront-ils nos paroles discréditées? Comment affirmer fièrement son opinion sans mépriser les perceptions divergentes? Comment partager sa Vérité sans imposer ses majuscules? Les meilleures affirmations sont le propre des personnes qui ont d'abord su prononcer les questions : « Et toi, qu'en penses-tu? Quel est ton vécu, ta perspective? »

Au moment où j'écris ces lignes, c'est le lendemain de l'élection qui fera bientôt de Donald Trump le président des États-Unis. Le fait qu'autant d'électrice.teurs aient voté pour ce personnage ne signifie peut-être pas un énorme changement quant à la politique internationale dévastatrice des États-Unis, mais cela représente une victoire du discours haineux et de son impunité. C'est un symbole criant des valeurs d'ignorance et d'intimidation qui se dévoilent être, au pire, estimées, aux mieux, acceptées. Aujourd'hui, plus que jamais, j'ai envie de me battre contre les dangers de telles mentalités, et surtout de venir en soutien à celles.eux qui, victimes des insultes du président élu, ce matin, se réveillent avec la peur que cette violence ne cesse d'être exacerbée.

Il m'est aujourd'hui insensé de rester désinvestie devant les mots qui mènent à la violence et à l'oppression. Dans le vacarme des commentaires Facebook qui humilient une femme pour avoir rendu publique une agression sexuelle et une autre pour avoir osé se montrer authentique à la remise de prix de l'ADISQ, je désire que ma voix contraste avec celle des grand. e. s démagogues et des coupeurs.euses de parole. Je cherche encore ma voix assurée qui saurait embrasser et réconcilier les paradoxes, celle qui saurait aussi s'abstenir afin d'écouter ce que revendiquent les feuilles.

Comment écrire?

Une crise

La question est simple, la réponse semble évidente, mais n'importe quel jeune écrivain québécois s'y butera dès qu'il prendra son stylo pour la première fois. Assis dans un café, entre deux cours de création littéraire, le stylo à la main, après avoir proclamé haut et fort à toute la population mondiale qu'il « travaille à son premier roman », il fixera sa feuille lignée sans avoir la moindre idée de la façon dont il doit s'y prendre pour jeter par écrit tous ces récits désordonnés qui mijotent dans sa tête. On le comprend. La littérature québécoise est en mutation, elle se cherche et, ce, plus que jamais. Elle peine à trouver la manière de s'écrire.

Comment écrire? C'est une question que se pose chaque auteur de chaque pays du monde, mais au Québec la réponse se bute à des difficultés particulièrement embarrassantes. De quel sujet faut-il parler? Quel genre d'histoire faut-il écrire? Des polars? Des fictions historiques? Des dystopies politiques? La question du style semble, quant à elle, franchement aporétique. Même le choix de la langue est fâcheux. En effet, s'il semble évident qu'il faut écrire en français, en français québécois, être fidèle à soi-même et ne pas copier l'écriture des autres, la question apporte son lot de problèmes. Il faut trouver le moyen d'écrire cette langue que l'on parle, avec laquelle on réfléchit, sans encourager les clichés qu'on dit parfois sur nous : cette caricature de provincialisme vulgaire, de Canadien-français à manteau de bûcheron et à langue de bois – critique à peine voilée du déplorable article de Julien Bouré parut dans *Elle France* à propos de Ricardo. On parle français, mais pas le français de l'Académie française, on ne parle pas l'argot non plus. On ne placote pas le joual comme mon grand-oncle le faisait en buvant sa 50. On n'écrit pas comme Jack Kerouac, on ne s'exprime plus comme lui – il suffit de lire quelques lignes du fascinant *La vie est d'hommage* pour s'en convaincre. Si Michel Tremblay a su raconter le quotidien des Montréalais des années soixante-dix, que Félix Leclerc a chanté ce que le Québec avait de plus beau, ce n'est pas non plus le *franglais* qui se prétendra le médium de notre génération. Alors, peut-être faudrait-il écrire exclusivement en anglais? Je blague, rassurez-vous. Pourtant, est-ce totalement proscrit de se permettre quelques libertés grammaticales, par exemple glisser entre deux phrases quelques anglicismes, ou encore un honnête petit « criss »? Peut-on se passer de certaines négations et écrire : « On a pas… » au lieu de « On n'a pas… »? Il faut écrire honnêtement, dis-je, mais un peu de distinction et de sophistication ne ferait pas de mal non plus… Toutes ces questions sont celles – et j'en passe – qu'il nous faudra régler.

Si nous voulons un jour que notre littérature transcende nos frontières, qu'elle tende à l'universel, il faudra trouver le moyen de la définir. Au sens où Deleuze l'employait, il faudra trouver le moyen de rendre majeure cette littérature mineure qui est la nôtre, la rendre accessible à tous les lecteurs du monde. Lui donner les moyens de ses ambitions, la reconnaissance qu'elle mérite pour ses thèmes, ses questionnements et son besoin de s'affirmer. Et, ce, sans qu'elle ne s'oublie derrière des règles formelles, grammaticales et stylistiques qui ne lui sont pas fidèles.

L'identité

Sans sombrer dans la jérémiade politique, il faut admettre que le problème auquel est confronté l'écrivain est celui de son identité. Les jeunes de ma génération – et moi le premier – vivent une véritable crise d'identité. Nous peinons à nous définir, à trouver l'aspiration, à savoir ce que nous voulons, quelles sont nos revendications. On est bon pour critiquer, beaucoup moins pour proposer. « Fuck toute », pouvait-on

> On parle français, mais pas le français de l'Académie française, on ne parle pas l'argot non plus. On ne placote pas le joual comme mon grand-oncle le faisait en buvant sa 50.

contempler sur les pancartes des manifestants de 2015. Cette crise affecte tout autant le *carré rouge*, que le souverainiste blasé, que l'écrivain dans son café. Ce dernier, toujours assis à méditer le titre de son bouquin, se cherche, ne peut s'empêcher de se demander qui il est. Il pense, pense et repense en gribouillant des phrases inintelligibles et, parfois, se demande : qui sommes-nous? Y a-t-il même un « nous »? Des questions qui, dans sa petite tête culmineront à : comment écrit-on?

Soit dit en passant, peut-on écrire « nous » sans avoir l'air d'un méchant réactionnaire xénophobe?

C'est dans le domaine des arts que la question de l'identité est traitée avec le plus d'élégance. Au Québec, on se fait les porte-étendards de ce problème qu'on ne sait comment régler. Il est devenu le propos majeur nos modes d'expressions. Qu'est-ce que l'art des trois plus importants réalisateurs québécois actuels, c'est-à-dire de Xavier Dolan, de Denis Villeneuve et de Jean-Marc Vallée si ce n'est pas une réflexion sur l'identité? Si la question ne constitue pas le thème principal de chacune de leur œuvre, il n'en demeure pas moins qu'elle semble inévitable, voire fondamentale à leurs démarches. De *J'ai tué ma mère* au tout dernier *Juste la fin du monde*, en passant par *Laurence anyways*, les personnages de Dolan cherchent leur rôle, tentent de s'affirmer sur le plan sexuel et de se faire reconnaître par leur entourage et leur société tels qu'ils sont. Ils tentent de se faire comprendre. Quant à Denis Villeneuve, une simple écoute d'*Incendie* suffit à nous convaincre de sa sensibilité pour ce thème : deux jumeaux partent à la recherche de leur père qu'ils croyaient mort. S'ensuit une quête en pays inconnue, à la poursuite de leurs origines, de leur histoire. *Sicario* aussi plane sur ce thème : après avoir été plongée dans un monde qui lui est inconnu – celui de la lutte contre les cartels de drogues – une jeune femme tente de s'y faire une place. Elle doit se battre pour être acceptée, reconnue, pour bien faire. Pour ce qui est de Jean-Marc Vallée, *Crazy* n'est-il pas le portrait poignant du Québec des années 70? D'un Québec qui n'est pas encore affranchi de ses valeurs puritaines, qui, au sortir de l'adolescence, tente de réussir, de se comprendre, d'être digne malgré son enfance difficile? Qui, à travers le personnage joué par Marc-André Grondin, veut se libérer de ses démons, s'affirmer dans la diversité, être *aimé*?

En musique, comme en cinéma, le Québec n'a à rougir devant personne. En plus des artistes

anglophones tels qu'Arcade fire, le défunt Leonard Cohen et Patrick Watson qui contribuent à faire rayonner le Québec à l'international, l'apport des musiciens francophones est sans commune mesure avec les autres domaines des arts. Certes, il y a notre Céline nationale, mais aussi Les Cowboys fringants, Ariane Moffatt et plus récemment les sœurs Boulay, Philippe Brach, Bernard Adamus et, même, Safia Nolin – dont certaines mauvaises langues n'hésiteraient pas à lui proposer de soigner sa façon de s'exprimer de temps en temps – sont les ambassadeurs musicaux dont on ne peut que se réjouir. Ils maîtrisent leur art. Aussi bien leur popularité au Québec que la reconnaissance internationale dont ils jouissent suffisent à confirmer la maturité musicale de notre province.

Un défi

Admettons-le, chers amis, notre littérature n'a pas la même confiance en elle qu'ont le cinéma et la musique. Elle cherche encore à se définir, elle ne trouve pas les mots, le ton à adopter. Elle n'est pas aussi aboutie. Naturellement, elle n'a pas la même maturité qu'ont les Français, avec leurs héros indétrônables que sont Molière, Victor Hugo, Proust et tous les autres. La nôtre demeure marginale, en périphérie des mouvements dominants.

Certains diront que cette errance dans laquelle la littérature québécoise se trouve fait son charme. Que l'art est une quête perpétuelle de sens, d'unité, d'*identité* et que c'est cela qui fait sa beauté. Peut-être ont-ils raison. Mais ne pourrait-elle pas être plus grande encore, cette littérature, ne pourrait-elle pas aspirer à quelque chose de plus accompli?

De grâce, qu'on ne me prête aucune mauvaise foi. Naturellement, je loue le roman québécois et ses auteurs. Il nous faut entretenir envers eux le plus grand respect, la plus grande admiration. Leur reconnaître leur courage entêté, voire leur témérité – il faut être un peu sauté pour se lancer dans l'écriture d'un roman au Québec. Je me permets simplement de rappeler, peut-être un peu arrogamment certes, le défi qu'il reste à surmonter à ces auteurs. Aucune voix parmi eux ne s'élève, aucun roman n'est celui de sa génération, ne se distingue, ne marquera les esprits comme *L'avalée des avalés* l'a fait les années suivant sa parution. Lorsque dans cinquante ans on posera le regard sur ces années qui constituèrent notre jeunesse, de quel livre nous remémorerons-nous avec un brin de nostalgie? Quel livre pourrons-nous citer comme étant le juste témoignage de notre vie à nous qui lisions, qui vivions, qui tentions d'être heureux malgré les difficultés que nous sûmes régler ou non? Qui est-ce que l'on admirera comme étant le Gilles Vignault, le Michel Tremblay ou encore la Anne Hébert de notre époque? Je n'en sais rien. Je crois que cette personne ne s'est pas encore manifestée, qu'elle n'a pas encore réussi à trouver la *manière*.

Lorsqu'elle aura trouvé la façon d'exprimer ses craintes, ses angoisses, qu'elle aura trouvé le langage pour témoigner son identité, notre littérature sortira des limites qui, aujourd'hui, forment sa condition.

Sur ce, pour taquiner l'éditorialiste de cette revue qui m'avait spécifiquement indiqué de ne pas insérer inutilement dans mon texte le thème de ce numéro, c'est-à-dire le mot « Discours », je me permettrai de citer le discours du général de Gaulle. « Je vous ai compris », nous rassurait-il en 1968. Eh bien mon homme, félicitation, parce que moi-même dans mon café, devant mes feuilles vierges et mon aspiration à la gloire et la richesse infinie, j'me comprends pas trop trop. ◦

Contaminations critiques et formelles. L'exemple des *écritures transmigrantes* de Gilles Dupuis.

La problématique des écritures migrantes est une avenue de l'analyse littéraire qui s'enracine dans l'ici autant qu'elle tend vers l'ailleurs – à la manière des textes qu'elle met à l'étude. Cet ailleurs est celui des diverses disciplines auxquelles les théories des écritures migrantes font de multiples emprunts, dans une volonté d'universalisation du discours critique; cet ici est celui qui découle du fait que ces discours sont toujours concrètement – notamment par l'histoire – greffés à une réalité québécoise. Dans cet esprit, le texte *Les écritures transmigrantes* de Gilles Dupuis,

publié en 2006, s'appuie sur des théories dont le corpus des écritures migrantes est le champ d'analyse principal, mais aussi sur des principes psychanalytiques concernant la reconnaissance de l'autre et les possibilités de cohabiter avec lui. Nous verrons comment se dégage, de ces rapatriements discursifs, une conception singulière du corpus des textes migrants. Pour mieux la saisir, nous nous attarderons sur les exemples littéraires que sélectionne Dupuis afin de comprendre, par les délimitations qu'il opère, quelles sont les caractéristiques primordiales qui permettent de situer un texte dans la filiation des écritures migrantes.

Les écritures transmigrantes conjure les travaux de Clément Moisan et Renate Hildebrand pour appuyer sa réflexion, mais également pour s'en distinguer. Selon l'*Histoire de l'écriture migrante au Québec* publiée en 2001 par ces deux auteurs, l'interculturel se manifeste sous différentes attitudes : le corpus de textes migrants est conçu tantôt en fonction de ce qui le distingue du corpus canonique, dans les signes de son altérité, tantôt dans ce qui l'en rapproche, selon une vision réunificatrice de la littérature québécoise qui tend à faire parler ensemble des voix qui ont le même réel pour objet d'énonciation. Que l'on donne sa préférence à l'une ou l'autre de ces deux dynamiques, elles seraient toujours garantes d'une transformation mutuelle qui s'opérerait sur les cultures mises en relation autant que sur la relation même qui les unit. Dans le parcours historique qu'ils tracent survient alors la phase de la transculturalité, qui ne saurait se comprendre comme une compilation des éléments culturels d'horizons divers, mais davantage comme une hybridation, un métissage de celles-ci. Il n'est donc pas pertinent d'analyser les corpus migrants comme des systèmes périphériques fermés et successifs qui recevraient et enverraient des stimuli culturels à la production du centre puisque ce sont désormais ces stimuli mêmes qui font l'objet d'un travail de théorisation.

Si la méthodologie de Dupuis est semblable, il refuse la vision périodisante des écritures migrantes que proposent Moisan et Hildebrand. À la manière des auteurs, les idées migrent, se métissent progressivement, et elles ne le font pas selon une logique de succession nettement tranchée. En d'autres termes, l'écriture migrante est avant tout composée d'expériences, singulières ou collectives, de l'écriture migrante qui font circuler des idées, qui se compénètrent et déplacent le discours qui précède plutôt que de marquer une rupture nette avec lui. Pour Dupuis, la distinction entre interculturalité et transculturalité, qui apparait à d'autres sur un plan avant tout historique, est davantage de l'ordre d'un mouvement, d'un changement qui s'opère au sein des mécanismes de lecture, d'écriture, de théorisation des textes. L'interculturalité est un échange, un commerce des cultures qui procède par assimilation et qui, par conséquent, ne remet pas en question le discours dominant et le « nous » qui l'émet – l'autre, étant perçu exclusivement comme autre, ne peut venir subvertir les tenants de l'identité telle qu'elle se conçoit, nationale, raciale, homogène. C'est ce qui la différencie de la transculturalité, processus dans lequel l'autre est intégré au « nous » collectif et, en quelque sorte, dilue sa cohésion. Dès lors, la parole de l'autre en est une de remise en question puisque celui qui l'émet fait désormais partie du groupe et conteste son caractère monolithique par les moyens du discours. Ces deux attitudes correspondent évidemment à des moments historiques particuliers qui ont contribué à une métamorphose de l'identité nationale québécoise, mais ne sauraient s'y réduire. C'est dans cet ordre d'idée que, par exemple, la revue *Vice Versa* ne peut être considérée comme avant-gardiste qu'*a posteriori*, à l'époque de l'après-référendum, moment où devient possible une interaction entre son propos et le discours national, qui assume de le prendre en charge.

> Dans un article intitulé *Identités transmigrantes : le devenir des écritures migrantes au Québec*, Gilles Dupuis définit en ces termes ce qu'il entend par écriture transmigrante : « [U]ne nouvelle tendance s'est manifestée au cours des années 1990 qui semblait vouloir surmonter la polarisation survenue entre les deux courants majeurs, national et migrant, de la littérature québécoise contemporaine. Au moment même où les écrivains venus d'ailleurs aspiraient à entrer dans le canon littéraire québécois, en s'inspirant parfois d'œuvres classiques de la littérature québécoise ou canadienne-française et en abandonnant l'étiquette 'migrants' qui leur avait été accolée par abus terminologique ou généralisation hâtive, des écrivains d'ici ont cherché à renouveler leur pratique de la littérature au contact des écritures migrantes. Le jeu interactif qui s'est joué de part et d'autre de la frontière imaginaire qui séparait naguère les auteurs québécois des écrivains néo-québécois a permis d'envisager l'existence d'un nouveau courant littéraire que j'ai appelé, faute de mieux, 'transmigrant'. » (2013 : 85)

L'échange culturel est, pour Gilles Dupuis, un processus discursif double, ou plus précisément un seul processus multilatéral. Pour développer cette idée, il se sert d'un exemple psychanalytique d'Ellen Corin, professeure d'anthropologie et de psychiatrie à McGill, et les deux postures envers l'autre que celle-ci propose : la première serait le mouvement qui tend vers l'autre en tant que « nous » possible; la seconde serait un mouvement vers l'intérieur, celui qui poserait le « nous » en tant qu'autre possible, qui exploiterait les possibilités d'étrangeté du sujet. C'est davantage à cette façon de structurer des rapports entre identité et altérité que Dupuis se réfère lorsqu'il s'engage dans une définition des écritures dites transmigrantes.

Ce que Gilles Dupuis appelle les écritures transmigrantes est la somme des pratiques d'écritures d'une génération d'immigrants très diversifiée dont le français n'est pas la langue maternelle et qui, pourtant, choisit cette langue apprise pour siège et support de l'expression littéraire. Cette distinction est révélatrice d'une volonté primordiale, celle de collaborer à l'édification d'une littérature nationale, de participer au discours collectif dans les mots que celui-ci s'est choisis. L'élan vers l'autre que suppose la transmigrance se fait dans la réciprocité, c'est-à-dire qu'il est caractérisé par l'interaction mutuelle. On ne peut parler d'un échange que lorsque la culture d'accueil et la culture d'origine reçoivent quelque chose et offrent en retour. Il ne suffit plus que l'immigrant prenne la parole, il faut aussi que celle-ci soit entendue et qu'elle fasse l'objet d'une réponse. C'est dans ces conditions rendues possibles uniquement par le dialogue – et donc par la reconnaissance de l'autre, de son existence et de sa capacité à parler – que surgissent les écritures transmigrantes.

Selon cette définition, il n'est pas besoin, pour voir sa parole qualifiée de transmigrante, d'être un citoyen québécois d'origine étrangère. C'est d'ailleurs ce que viennent confirmer les deux exemples littéraires choisis par Gilles Dupuis pour illustrer son propos, *Le bonheur a la queue glissante*, d'Abla Farhoud, et *L'enfant chinois*, de Guy Parent. Le premier relate l'histoire d'une femme d'origine libanaise qui tente d'apprivoiser sa nouvelle réalité québécoise sans supprimer toutefois les traces de son héritage. Le second traite d'un jeune québécois d'origine qui, à travers l'énigme d'un établissement du quartier chinois de Montréal, va aussi s'identifier à une culture qui n'est pas celle de ses propres ancêtres. Chacun est donc aux prises avec un réseau culturel qui ne lui est pas familier et avec lequel il va progressivement se trouver des affinités sans pourtant y perdre ce qui le caractérisait culturellement au départ, et les deux narrateurs seront motivés par une volonté de rencontrer l'autre, de s'y mesurer, que cet autre soit extérieur ou intérieur.

Les deux récits font preuve, selon Gilles Dupuis, d'une ouverture dont la manifestation textuelle est triple : emprunts culturels, références linguistiques et influences littéraires. C'est dire que les marques de l'autre s'inscrivent dans l'œuvre par l'emploi du champ de ses référents ainsi que par sa langue, mais d'abord et surtout par les voies d'un intertexte littéraire national : que le texte d'Abla Farhoud fasse écho à *Bonheur d'occasion*, cela signifie qu'il s'inscrit dans une filiation québécoise, se revendique de la tradition littéraire de la terre d'accueil. On assiste au même procédé lorsque Guy Parent réfère implicitement à Ying Chen et à ses *Lettres chinoises*.

Ainsi, selon Gilles Dupuis, les écritures transmigrantes ne désigneraient ni un thème, ni une période, ni une école, ni même un corpus, mais davantage un processus d'élan vers l'autre – en tant qu'autre aussi bien qu'en tant que « nous alternatif » – qui trouverait ses marques dans le texte. Cela explique donc en partie pourquoi ses modes d'expression se greffent si bien au discours critique. C'est moins l'autre que l'« autruitude » et sa mise en scène dans le texte qui sont ici l'objet du discours littéraire. Ce que nous révèlent les deux textes mis à l'étude par Dupuis, c'est l'ampleur du corpus que peut désormais revêtir cette nouvelle définition. La manière dont celui-ci circonscrit le champ des écritures migrantes a l'avantage de nous permettre une lecture (et beaucoup de relectures) d'une pléthore de textes dont l'analyse serait sans doute éclairée par l'approche théorique de l'interculturel. Ce qu'il propose serait, en somme, de faire des théories propres aux écritures migrantes autre chose qu'une simple classification générique en les érigeant plutôt au rang de posture lectorale des textes. Plus qu'une production littéraire, les récits de la transmigrance offrent au chercheur l'occasion de lire autrement des œuvres qui n'appartiendraient pas à ce corpus. Cependant, si cette terminologie permet une réorganisation du concept des écritures migrantes et ouvre les horizons d'interprétation, sa tendance à vouloir être totalisante en fait moins une définition d'un type particulier d'écriture qu'une conception de ce qu'est la littérature. Dans la brèche qu'ouvre Dupuis risque alors de s'engouffrer toute manifestation littéraire, car, en définitive, ce geste qui tend à rapprocher l'autre de soi et à s'affranchir d'une subjectivité inamovible constitue l'une des préoccupations majeures de la littérature. ◦

— Hildebrand, Renate et Clément Moisan, 2001, *Les étrangers du dedans. Une histoire de l'écriture migrante au Québec (1937-1997)*, Québec : Nota Bene, « Études ».

— Dupuis, Gilles, « Les Écritures transmigrantes. Les exemples d'Abla Farhoud et de Guy Parent », dans Daniel Chartier et al. (dir.), 2006, *Littérature, immigration et imaginaire au Québec et en Amérique du Nord*, Montréal et Paris : L'Harmattan.

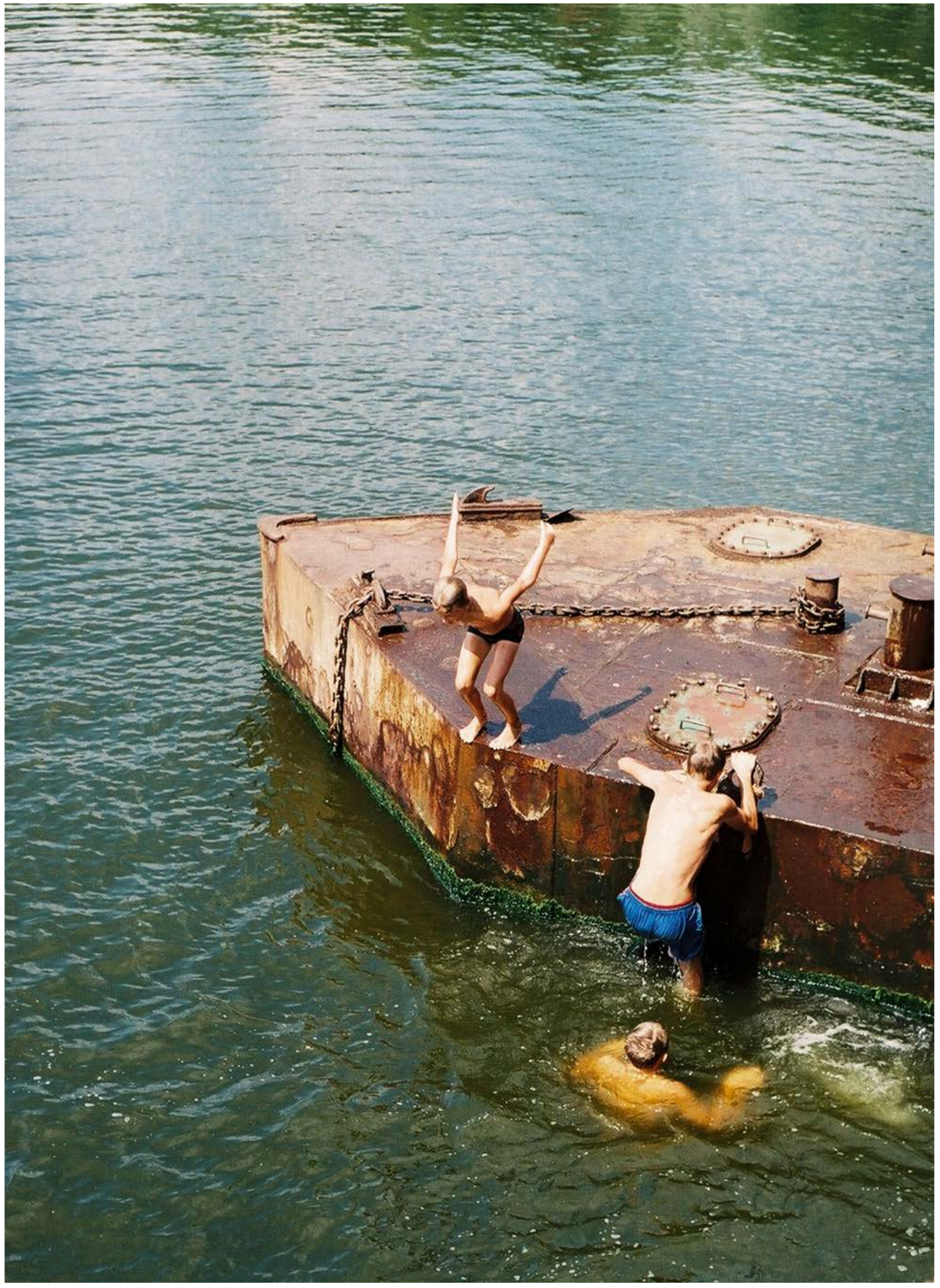
— Dupuis, Gilles, 2013, « Identités transmigrantes : le devenir des écritures migrantes au Québec. », Oltreoceano no 7 : 83-94.

Photo Oksana Karpovych (Traduction : Étienne Lacelle)

Les ponts de Mykolaiv

En tant qu'immigrante ukrainienne au Canada, je me sens muette. Le migrant est celui qui entreprend une vie dans un nouveau langage. Ma langue maternelle est incapable de décrire mes nouvelles expériences tandis qu'il m'est impossible d'aborder mon passé dans un nouveau langage. C'est long d'apprendre à parler. Cette période me réserve beaucoup de surprises. C'est à la fois effrayant et gratifiant. Perdre l'habileté de se faire entendre pousse l'immigrant à s'exprimer autrement. Je découvre le pouvoir de mes autres sens, comme un aveugle développe son ouïe. Malgré tout, j'ai trouvé ma vision ici. Chaque fois que je retourne en Ukraine, je vois mon identité et ma patrie plus clairement que jamais.

Mykolaiv est une énorme ville industrielle dans le sud du pays où, depuis 18 mois, mon grand frère sert dans l'armée ukrainienne. En tant que militaire, il vit dans un minuscule appartement avec sa copine. L'édifice a été construit par des prisonniers allemands au début des années 40 pour servir d'entrepôt. Il a fait office de caserne et a aujourd'hui une vocation résidentielle. Il n'y a qu'une salle de bain pour les cinq familles qui l'habitent. Nous avons passé trois nuits ensemble dans la cour à boire sous le vol des avions de chasse. Durant un été chaud à Mykolaiv, la bière est probablement la meilleure manière de passer le temps. Sauter des ponts aussi. Mykolaiv en a des centaines. J'ai sauté d'un pont de sept mètres pour prouver que j'étais aussi *cool* que les garçons que je photographiais. ◦



UA1777KV

КУПАТИСЯ ЗАБОРОНЕНО!

« *Then who was phone?* »
Anonymous, circa mars 2008

Le Mythe d'Ariane et Solal

Ah! L'époque était laide, mais également magnifique, et on reconnaît à ce peu de mots le jeune XXIe siècle. Dieu était décédé, et il était au goût du jour de fendre tout idéal. Dans une ville nord-américaine, telle Montréal, un jeune homme, du nom de Solal, est campé dans la position classique de l'amoureux : il attend. Ariane, exquise compagne, le rejoint au Parc où ils ont pour habitude de célébrer la singularité de leur relation. Les baisers donnent lieu à des étreintes, lesquelles transforment brièvement les amants en une entité abominable à 20 doigts, 4 jambes et 2 têtes. Semblable en cela à tous ceux qui sont éclairés par l'Amour, Solal fut hanté par l'Impossible. Était-il donné d'aimer en cette époque si tourmentée, époque qui consommait durement le divorce du réel et de l'idéal? L'heure n'était plus aux amours impossibles : c'était l'Amour même que l'on accusait d'être impossible. Étouffé par ses lourdes pensées, Solal, solennel, réclama de sa plus qu'unique partenaire un conte pour l'apaiser. Répondant immédiatement à ses sentiments, Ariane déclame l'histoire suivante, nommée :

Le Mythe de Werther et Charlotte

Ah! Que le XVIIIe siècle était beau, déclama Ariane! Dieu subissait régulièrement des interrogatoires, mais il n'était pas moins présent. Les passions marchaient sous les ordres de la Raison éclairée et cette dernière rayonnait philosophiquement sous les feux de la rampe. Belle époque que celle où la littérature déclenchait des vagues de suicide et générait des rivières de larmes! À Wetzlar, ville du Saint-Empire romain germanique, Werther, beau jeune homme, rejoint la délicieuse et très incomparable Charlotte. N'étant point encore mariée, elle a tout le loisir de savourer les plaintes de son amoureux, qui ne tarit pas de qualificatifs pour décrire l'être cher! 200 épithètes, 150 adverbes et 30 citations gréco-latines plus tard, Werther avait terminé sa première ronde verbale. Mais lui aussi était anxieux : pourquoi tant de paroles, quand ses sentiments étaient clairs? Pourrait-il l'aimer, quand la hiérarchie sociale écraserait sans aucun doute ses risibles espoirs? Charlotte lui suggéra de tirer de sa si vaste érudition une jolie légende pour tranquilliser leurs âmes. Romantique et brave, il entama l'histoire suivante :

Le Mythe d'Énée et Didon

Ah! Voici une époque plus reculée et incertaine, mais dorée par ses légendes, dit Werther! Les dieux étaient partout, déguisés en taureau, en arbre, en vent ou même en humain. Carthage, ville légendaire s'il en est, reçut des Troyens dont la patrie avait été éradiquée : parmi ceux-ci, l'illustre Énée. L'amour rivalisant parfois avec le destin, Didon, suprême parmi les suprêmes, et Énée s'aimèrent même si ce dernier était appelé à fonder ailleurs le nouveau pays qui attendait. Réfugiés dans une caverne, après avoir connu leur première union sous le patronage de Junon, les deux amants sont libres

de discuter avant que la fatalité les rattrape. Conscients que le drame les traquait et que l'Olympe présidait à leurs actions, ils n'eurent droit à autre chose que la confirmation de leur pressentiment. L'Olympe, déléguant un vieil oracle aveugle, vint à eux. Portant la vérité comme Atlas le monde, l'oracle débita l'étrange prophétie suivante, qui eut terrifié n'importe quel héros :

Le Mythe d'Ariane et Solal

La vérité était dans ce lointain siècle, nous dit l'oracle, découpée en plusieurs morceaux pour que tout un chacun puisse la posséder. Ariane et Solal, manifestations d'un sentiment dont la décomposition préoccupait leur contemporain, voyaient leur identité menacée par la présence d'autre chose dans leur relation. « *Quoi* était là? » dirent-ils, convaincus qu'une force impersonnelle se jouait d'eux. Hélas, en cette période pénible pour l'espèce humaine, aucun oracle ne put débarquer et apporter une quelconque réponse au mystère dont les individus étaient prisonniers. Ariane, incertaine, était-elle le fil dont un héros avait jadis dépendu pour s'évader du labyrinthe? Ou était-elle au XXIe siècle, en présence d'un homme qui n'était, finalement, que la pâle copie de ses prédécesseurs? Comment leurs ancêtres avaient-ils fondé leur conviction de bien aimer? En amoureux, ils ne purent qu'espérer. C'est chose connue : aucune histoire ne saurait être amputée d'une fin. Solal, hypnotisé par l'histoire qui avait été entamée, la reprit, espérant que la fin le conformerait dans sa personne. Celle-ci, on s'en souvient, n'était que :

Le Mythe de Werther et Charlotte
Au XVIII[e] siècle, la Vérité était, au dire de l'oracle, encore épelée avec une majuscule, car on supposait encore que l'on pouvait en découvrir l'essence. Werther ne put que regarder avec stupeur son amie, lui lançant des questions au moyen de ses yeux. Se souviendrait-on de lui comme d'un *martyr* de l'Amour? Se pourrait-il que Charlotte se mariât avec un autre, ne serait-ce que par contrainte sociale? En somme, était-elle comparable à n'importe quelle autre femme? Charlotte avait la certitude d'avoir déjà assisté à cette scène, et que celle-ci était écrite d'avance, depuis fort longtemps. Les mots de cette partition qu'elle interprétait à sa manière avaient l'amer goût d'une mauvaise blague. Elle comprenait, sans pouvoir les nommer, les tourments qui paralysaient son interlocuteur. Werther et elle n'avaient pas plus de pistes pour résoudre leur angoisse que ceux qui les précédaient. Mais, on s'en souvient, les amoureux ne peuvent qu'espérer! Persuadée qu'une réponse était cachée dans les légendes, et que le passé avait encore quelque chose à lui enseigner, Charlotte, prononça, comme une formule magique :

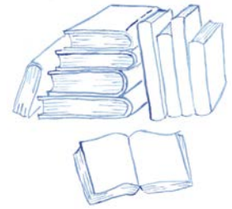
Le Mythe d'Énée et Didon
La Vérité s'était absentée aussi en cette époque reculée : ceux et celles qui la chassaient ne le firent qu'en vain. Énée ne comprit rien aux mots qu'il lui était donné de recevoir. Didon savait l'impossibilité de *son* amour pour Énée, mais elle ne soupçonnait pas, jusqu'à ce moment, que tout amour avait pour finalité la faillite. Elle, qui espérait être le premier chaînon d'une puissante Histoire, ne savait plus si elle était la première ou la dernière femme à être dangereusement amoureuse. Énée, pourtant à ses côtés, lui paraissait être parti et revenu à plusieurs reprises, et elle ne savait plus si le visage qu'elle avait vénéré était bien le sien, si intenses étaient les doutes qui contaminaient son esprit. Les amants n'eurent d'autre choix que d'implorer l'oracle : peut-être pourraient-ils mieux comprendre si la prophétie leur était répétée? L'avenir, après tout, pouvait bien faire office d'espoir. L'oracle, sous les ordres d'un Dieu inconnu, dut réitérer la même légende, déclinant quelque peu le contenu, mais son nom étant encore :

Le Mythe d'Ariane et Solal
Les femmes du XXI[e] siècle étaient les hommes, les hommes du XXI[e] siècle étaient les femmes, suivant les mots d'un poète de cette époque décadente. Solal cherchait des amours parallèles au sien, et il découvrait la farce dont il jouait l'horrible rôle. Clone de multiples mythes, il comprenait avec désespoir qu'en recherchant un modèle original à ses sentiments, il avait sacrifié toute certitude d'originalité quant à son existence. En quoi son nom validait-il son identité? Il lui semblait que l'individu n'était qu'un mythe esclave d'un autre, plus cruel et terrifiant. Le visage d'Ariane reflétait celui d'autres époques, s'effaçant pour devenir la synthèse des différentes beautés qui s'étaient succédé depuis, que l'Occident, ou même l'humanité, avait essayé, au moyen des arts littéraires, d'encercler le désir. Saisi par ce visage en perpétuel mouvement, Solal alla jusqu'à abandonner son propre nom, invitant toute personne rationnelle à en faire de même. Persuadé que le passé et le futur n'avaient jamais existé, il se prit à penser aux autres figures légendaires, lui et Ariane — ce qu'il restait d'elle, du moins — se transformant en :

Le Mythe de Werther et Charlotte
Les hommes du XVIII[e] siècle étaient des sortes d'hommes, les femmes du XVIII[e] siècle étaient des sortes de femmes : tel était la devise d'un philosophe de cette ère. Werther pourrait mourir, mais l'éternité qui le nargue ridiculise sa volonté suicidaire, lui indiquant que d'une façon ou d'une autre, il vivra à nouveau. Cette foi d'exister malgré lui, car d'autres prendront son nom et l'imiteront jusqu'à la manie, lui procurant une descendance dont il ne peut rien savoir — alors que Charlotte lui sera refusée, et ce, à jamais! Abominable injustice, qui ferait hurler tout lecteur! Crime contre l'Amour, mais qui était en même temps requis pour qu'il soit possible d'aimer! Était-ce si triste de ne pas accomplir l'Amour, quand des millions d'autres le feraient à leur place? Le désir d'être singulier les broyait impitoyablement, si bien qu'ils devinrent autres, faute d'être eux-mêmes, et, sous leurs nouveaux traits, on les connut sous l'appellation suivante :

Le Mythe d'Énée et Didon
Plus d'hommes ni de femmes, ni pour cette époque ni pour les autres : que des êtres indéterminés, flottant entre des pôles qui doteraient normalement leur corps d'un itinéraire social *très* précis. Rien, sinon le souvenir de noms légendaires tels « Énée » ou « Didon », leur histoire étant à elle seule capable de reproduire des légions d'amants. Énée, moins un humain qu'une légende consciente d'en être une, ne voyait plus sa partenaire : il y avait d'elle les millions qui rêvaient de l'égaler, mais aucune trace de Didon ne subsistait. Il en était de même pour Énée, dont le nom résonnait à travers les siècles sans qu'il s'amarre à une personne précise. Les amants étant réduits à n'être que des personnages génériques, le Mythe qui les employait, eux et leurs inépuisables pastiches, pouvait bien admettre son nom, principe trop connu de tous, hélas! Ce n'était autre, sans surprise, que :

Le Mythe d'Éros
On ignore qui, d'Éros ou la littérature, a été capturé par l'autre le premier. Peut-être ce problème n'en est-il pas un, et l'intérêt est ailleurs. Que la littérature ait été la réserve de mythes amoureux, on ne s'en étonne guère : mais qu'elle soit incapable d'en générer de nouveaux indique bien l'état qui l'assiège. On parlait encore, il y a de cela quelques années, d'une « solitude du discours amoureux » : aujourd'hui, c'est d'un *silence* dont souffre ce discours. Les recettes littéraires nous sont trop connues, et l'innocence d'Éros n'est plus chose en laquelle nous croyons. Derrière les mignonnes ailes, l'arc et la couche, on flaire les injustices qu'Éros répand comme ses flèches : de même, est-on sensible aux personnes qui ont été exclues des représentations mythiques. Répéter les modèles nous vaut le dégoût, et c'est à tâtons que l'on se risque à aimer. Pour la littérature, déclarée morte et enterrée à maintes occasions, c'est une des pistes pour l'exiler de l'étrange situation où elle macère : envahir les cycles qui l'ont bercée pour en altérer les contenus auxquels nous refusons l'éternité. Il en va de l'alliance entre nos mots et l'amour. ◦



Rue Island

Pourquoi tu remplaces ma bière chaque fois qu'elle se vide? Est-ce que ta tête tourne autant que la mienne? Est-ce que tout le monde tangue comme moi sur le plancher de danse? Pourquoi tu me souris comme ça? Pourquoi tu me demandes encore de t'embrasser même si j'ai dit non? Est-ce que c'est normal d'avoir autant envie de pisser? Est-ce que c'est mal d'avoir autant envie de t'embrasser? Pourquoi tu me tends encore une bière pleine? C'est légal d'avoir les yeux aussi turquoise?

Est-ce que c'est mal de marcher en direction de chez toi? Pourquoi tu me tiens par la main? C'est laquelle ta voiture? Verte, noire, bleue? Vous êtes trois à habiter ici? Tu as quel âge? Est-ce que c'est mal si j'ai huit ans de moins que toi? Il est à qui le chat? À toi? C'est quoi son nom? Lou? Loulou? C'est laquelle ta chambre? Elles sont à toi toutes ces guitares? Peux-tu me prêter un pyjama? Est-ce que je peux fumer une cigarette si j'ouvre la fenêtre?

Tu dors à droite ou à gauche? On fait ça rapidement ou on prend notre temps? Si tu peux m'embrasser? C'est encore nécessaire de demander? Est-ce que c'est légal d'embrasser aussi bien? Tu fais ça souvent? Toujours des filles différentes? Arrêter de parler? Ok.

C'était bien? Très bien?
Si je veux me coller et dormir?

Est-ce que tu dors?
Tu as des trucs pour m'aider à dormir? Quoi? J'inspire de la fumée blanche et je souffle de la fumée noire?
Ça marche?

Tu dors maintenant?

Il est quelle heure? Tu dois te lever tout de suite? On part? Sans déjeuner? Tu vas me reconduire chez moi? C'est la verte ta voiture?

Est-ce qu'on va se revoir?

tinder boy embrasses-tu mieux que tu parles

on était tous les deux face à face mais pas vraiment là dans l'instant présent toi t'étais la plupart du temps sur ton cell tu t'es excusé au moins c'était genre semi-poli mais c'était quand même mieux que mon autre *date* qui avait *swipé right* drette devant moi pis qui m'avait demandé si j't'ais *down* de faire un *threesome* avec c'te fille-là j'étais tellement surprise pas à l'aise que j'ai juste ri j'ai dit que j'allais y penser mais avant fallait vraiment que j'aille pisser pis j'suis partie c't'ait juste *full akward* quand j'l'ai vu entrer dans le même autobus 10 minutes après ouais c'est full malade-capoté-complètement-cool tes cours à jouer din plantes pis à faire tes propres instruments de musique en bois genre tes digeridoos j'hochais la tête mais j'savais *fuckall* ce que c'était ah ben oui on peut réécouter le vidéo de Gabriel Luneau celui que tu m'avais tagguée dessus hier sur Facebook j'l'avais pas bien compris que tu me disais pis j't'écoutais parler de ta grand-mère Diane qui fait donc ben des bons biscuits sans gluten à citrouille même si la citrouille c'est pas vraiment goûteux faque c'est pour ça qu'ils sont écoeurants ses biscuits parce qu'elle réussit à faire en sorte que ben oui ça goûte crissement *taste* la citrouille oups j'ai dit crissement j'pensais pas être une pas élevée devant toi t'aimes pas ça les gros mots que tu disais pis t'avais aussi dit que t'étais pacifiste ben impliquée dans les manifs mais que Trump c'était quelqu'un qui pouvait sans aucun doute amener des bonnes idées si on lui versait plein d'amour qu'on le trempait dans un bain de câlins collectifs j'regardais tes lèvres se toucher se décoller faire toutes sortes de gymnastique elles sont ben souples pis trop à l'aise avec les formes vraiment infatigables c'est débile pis oui tu m'avais bien dit que les biscuits à citrouille de ta grand-mère sont sans gluten pis qu'à l'Halloween tu t'étais déguisé en philosophe populaire du 19e siècle personne avait compris la référence les gens ont donc pu de culture depuis que Facebook pis ses maudits algorithmes ont bourré leur cerveau de cochonneries au mois de janvier tu trippes faire du ski d'fond à Sutton ça t'fait du bien ça t'relaxe tu connais pas ça la déprime saisonnière la toune Hiver de Jean Leloup a vient pas t'chercher ton chat Monsieur Greeny à cause de sa bonne dentition il va pouvoir vivre plus longtemps le chanceux plus longtemps que mon chat trop obèse bourré de gâteries pas faites maison toi tu prends le temps de faire ton propre savon ton propre shampoing ton propre polysporin les deux accotés sur le mur de brique pas loin de ton vélo 387 vitesses en-dessous d'un ciel mort éclairé par les lampadaires qui bourdonnent *non stop* ça gosse dont c'te bruit-là faisait frette t'avais dit que tu pouvais remédier à ça avec les pouvoirs de tes amies les deux lèvres triples médaillées d'or en acrobatie mais au final ça goûtait pas grand-chose tes p'tits becs comme les biscuits à citrouille sans goût sans saveur pas ceux de ta grand-mère Diane non il manque d'épices ou genre de cœurs en cannelle ceux qu'on achète au Dollarama à Saint-Valentin mais même la poutine *vegan* que tu venais de manger j'la goutais pas maudit qu'on aurait donc dû continuer à t'écouter te faire aller les lèvres dans le vide câlice j'ai encore sacré osti excuse-moi

Papa, moi et le discours

Lorsque j'étais enfant, mon père m'apprenait de nouveaux mots tous les jours. J'étais toujours si fière lorsque j'arrivais à les utiliser. Parfois c'était des mots complètement farfelus qu'il modifiait simplement par désir esthétique. Je me souviens encore du fou rire que j'avais déclenché chez ma prof de musique en disant que ma flute préférée était la flute forestière.

Je vivais avec mon père à quelques minutes de l'école et jusqu'à l'âge de 7 ans il m'y accompagna chaque matin, chaque midi et venait m'y chercher chaque soir. Lorsque nous marchions sur le retour, il m'apprenait toujours des mots du livre qu'il était en train de lire.

Il oubliait parfois de venir me chercher à l'école, trop pris dans son livre. Les éducatrices étaient obligées de téléphoner à la maison pour lui rappeler de venir me chercher. Je l'entendais hurler un gros « *merde* » à travers le combiné avant qu'il ne raccroche et se rende à l'école pratiquement à la course.

Comme mon père était à la retraite, il avait beaucoup de temps pour lire. Il louait entre quatre à cinq livres par semaine. Puis cela baissa à trois, puis à deux. À un moment, lire sembla l'agacer. Pour être plus juste, c'était plutôt le fait d'oublier certaines choses qui l'agaçait. Le nom des personnages ou l'intrigue de l'histoire, par exemple, qui lui échappaient, l'obligeant à recommencer des chapitres entiers et parfois même le livre au complet. Il fit cela quelque temps, allant jusqu'à noter les informations importantes dans un carnet puis finalement laissa tomber. Pendant presque deux ans, je ne le vis plus ouvrir un livre.

Puis, quelque temps plus tard, il reprit son habitude, les journées – d'hivers principalement, étaient si longues qu'il avait besoin de s'occuper.

« *Je vais devenir fou sinon.* »

Peu à peu, il relut tout ses anciens romans, certains le marquant toujours avec autant de force peu importe le nombre de fois qu'il le lut.

Un jour, quand j'avais douze ans, il acheta un livre sur la mémoire. Il y avait toute sorte de petits jeux, moyens et trucs pour raviver la mémoire, la renforcir…

Un des petits jeux est devenu le nôtre, la routine qui composa les premières années de mon adolescence. Je devais choisir une douzaine de mots chaque jour avant de partir pour l'école, le soir lorsque je rentrais, nous mangions, parlions et finalement il devait me réciter les mots. Puis, après un certain moment, le jeu devint trop difficile. Il n'arrivait plus à se souvenir des mots. De douze nous passâmes à six puis à zéro.

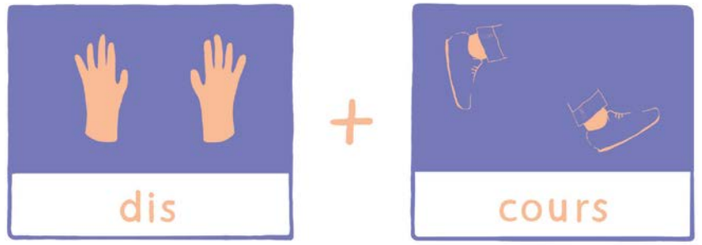
Il essaya ensuite pendant quelques années un produit naturel, qui selon ma tante en Belgique, aidait à ralentir la perte de mémoire.

Les mots changeaient, il n'y avait plus de tofu, taboulé, jus de canneberge, plus de noms, plus de lieux, plus de termes précis. Ce furent des sons, des couleurs, des textures. Pour le tofu il fit référence au mou, pour le taboulé au vert et pour le jus de canneberge ce fut le rouge. Mes amies furent identifiées par des traits physiques, ainsi celle qui avait les cheveux roux, celle qui était grande… Les noms de rue, de villes, de pays, de produits, d'instruments de musique, tout ce qui n'était pas nécessairement présent dans son discours quotidien se perdirent dans le néant. Il y a une sorte de poésie dans la procédure. Les mots furent remplacés par des images et des sensations. Ce qui était tout de même malheureux dans le processus c'est l'incapacité des autres à comprendre ce nouveau langage.

À la différence d'un discours expressément poétique, où l'auteur joue avec les mots, le discours d'une personne âgée est surtout axé sur le désir d'une compréhension mutuelle. Moi qui vivais son quotidien n'avais aucun mal à comprendre, il m'arrivait même de répéter ces mêmes mots à l'école sans le faire exprès.

« J'ai du vert dans mon lunch, en veux-tu? »

Mais pour toute autre personne, arriver à le comprendre s'avérait de plus en plus difficile. Bien sûr, le contexte est très important, lorsque papa se sentait bien et à l'aise, lorsque face à lui était assisse une personne qui l'écoutait patiemment il arrivait à discuter sans difficulté. Il butait sur certain mots, oui, mais ne s'en énervait pas. S'il se sentait pressé, poussé dans le dos, ou simplement dans un mauvais jour il avait plus de mal et ne voulait plus parler.



Puis ce fut comme un barrage qui lâche, un peu avant qu'il ait 80 ans. Les mots du quotidien, ceux avec lesquels il était plus familier commencèrent à lui échapper aussi. Ou, comme il fut capable de me le décrire une fois, « ils sont là, mais je n'arrive pas à les dire. » Comme si la capacité de les mettre en contexte, de bien les utiliser, de comprendre leur sens s'oubliait aussi peu à peu. Ce fut des mots comme « *l'autre* », « *là-bas* », « *ici* » qu'il commença à utiliser lorsqu'il voulait expliquer quelque chose.

Quelques fois, le papa d'avant, celui qui m'expliquait mille et une théories et qui me racontait des histoires hors du commun me manque. Le papa qui me faisait des dictées, qui me lisait des histoires sans fin, qui corrigeait mes fautes dans les lettres que nous envoyions à ma famille en Belgique chaque mois me manque. Mais ce manque disparait dès qu'il rit à une de mes blagues, dès que nous faisons les fous dans la rue, dès que ses yeux pétillent parce qu'il est heureux de me voir.

J'ai changé ma façon de lui raconter le monde aussi, j'ai adopté les images et les sons, les expressions et les gestes. Il n'y a pas de perte de discours, c'est juste une autre façon de dire le monde. ◦

Redondance

Je dis toujours : ma mère est *morte*. Pas « décédée ». Pas « trépassée ». Je dis : *ma mère est morte* comme je l'ai répété – ma mère est morte, ma mère est morte, ma mère est morte – cent fois, mille fois le jour d'après. Avant je disais : *ma mère va mourir.* Puis je l'ai dit au-dedans de moi comme un mantra. Sa main bleu-mauve dans la mienne. Ses ongles naturels si chics viraient mats de la cyanose qui grimpait ensuite les phalangettes, livide, et se hissait jusqu'au poignait bientôt. Elle ne serrait pas ma main, mais je serrais la sienne. Ma sœur en fœtus à ses pieds, les yeux fermés sur une douleur qui ne lui appartenait pas. Nos yeux fermés sans dormir au rythme des crépitements de la noyade annoncée.

Quand je suis arrivée à l'hôpital, que je suis parvenue à retrouver, dans le dédale des chambres d'où sortait une rumeur incessante de machines et de corps, le bon numéro de porte, j'ai ouvert sur une infirmière qui cherchait sans succès une veine dans le bras émacié de cette femme. Ma mère. Embourbée dans un amas de tubes, le masque à oxygène qui lui mange la figure, elle m'interpelle des yeux, gratte le drap à ses côtés pour me faire signe. L'infirmière est vite remplacée par le médecin et son malaise quand, prise d'une toux incontrôlable, les yeux exorbités, sa patiente tente de saisir l'air devant elle avec les mains. Il périphrase. Il euphémise. Je le vois qui piétine, se tord les pieds sous la cheville comme pour écraser d'invisibles insectes, réflexe d'enfant timide. Agacée, elle fait oui de la tête, le presse du regard d'en venir aux faits. *Finissons-en.*

Un adulte en santé a une fréquence respiratoire de douze à vingt cycles par minutes. Je ne sais plus combien sa lutte en a produit, de ces inspirations en hoquet suivies d'une pause interminable qui enfin se relâchait. Le clapotement des lèvres tuméfiées. Six, peut-être dix. Elles découpaient le temps en asphyxie paresseuse, à laquelle, par instinct, nous nous accordions. Neuf heures d'apnée. Et quand les râles ont commencé, nous avons échangé un regard ma sœur et moi, à l'idée commune de faire cesser les spasmes avec l'oreiller.

Je suis sortie quelques instants à l'aube au milieu des infirmières qui terminaient leur quart de nuit. Bien plantée en haut du coteau, la bâtisse surplombe la ville. Assise sur un muret de ciment, j'ai fumé deux cigarettes. Je n'ai pas allumé la deuxième avec le mégot de la première, non. J'ai à nouveau fait les gestes à l'identique; sortir le paquet, en saisir une, la coincer entre mes lèvres, retrouver d'instinct le feu au fond de ma poche droite. Une étincelle seulement à la première tentative, devoir secouer le briquet moribond pour que le gaz s'enflamme enfin. Doublon de la première pof, déjà-vu, redondance. Me donner le droit de croire que le temps est un 33 tours qui saute, qu'on va revenir un instant en arrière si par chance l'aiguille se coince dans l'égratignure que je viens de faire. Mais le soleil se lève, carmin, jaune et lilas, criard — un beau matin pour mourir. Il ne manque que l'orchestre, le *Lacrimosa* avec des enfants dans le chœur, fort à rendre sourd. Rien de tout ça ne se produit.

C'est ma sœur qui signe le formulaire. Une fois revenue à la maison, il faut que je dorme, mais je ne sais plus comment. Je ne veux pas fermer les yeux et retourner là dans les tubes, les alèses, les piqûres, le métronome cassé de sa respiration. Il faut que j'écrive moi aussi, ce sera vrai à partir de là. Même sans l'excuse du geste administratif, il y aura tout de même un moment où les mots les uns derrière les autres contiendront ce qui risque de venir me hanter en rêve. Je ne sais pas à qui non plus. L'écrire pour l'écrire ce n'est pas assez. Je vais devoir l'annoncer, mais pas tout de suite, pas avant d'avoir dormi. J'ouvre mon ordinateur et le geste me semble trivial. J'envoie un courriel à un ami. Il a une mère lui aussi. Vivante la sienne. Il ne connaissait pas celle que je viens de laisser, ni l'hôpital d'où je reviens et moi, à peine. Je voudrais que ça commence autrement. La première ligne :

Ma mère est morte.

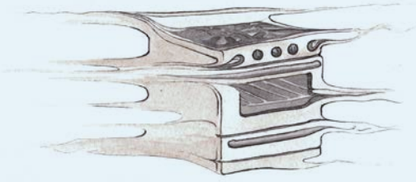
puis quelques lignes plus bas, pour que la phrase flotte toute seule comme à l'intérieur de moi, je m'excuse. Ça me fait du bien de l'avoir pour lui confier cette phrase, le temps que je dorme, pour qu'il la porte à ma place.

Même encore je serre sa main sans qu'elle ne serre la mienne. Elle n'est pas « partie ». Volatilisée peut-être, empoussiérée assurément, mais elle est là, encore la même, toujours la même, sans possibilité de s'amender de tout ce trouble qu'elle nous cause et si seulement c'était vrai – partie – nous n'en serions pas à prouver son inexistence, à nourrir sans cesse la bête à paperasse. Nous pourrions aller la chercher par le chignon du cou – méchante tu n'as pas fini ta job –, mais non, elle a changé de couleur et de matière et puis c'est tout.

Le vernis des maîtres

La femme portait des lunettes dont la monture avait été fondue sur mesure, un procédé qui rappelait les plombs en H des vitraux médiévaux, et parlait en laissant entre chaque syllabe la langue tendue, un moment, ne toucher à aucune des parois de la bouche. Vous aurez peut-être déjà entendu une telle façon de parler dans les milieux pédants des littéraires et des grammairiens. Elle termina son introduction et présenta finalement l'auteur, le lauréat de cette année-là, lui cédant la place derrière le microphone à col de cygne, posé sur le podium. Ils se serrèrent la main lorsqu'ils se croisèrent sur la scène et il déplia le papier sur lequel il avait rédigé au stylo le contenu de son discours. Il fit mine de lire mais il connaissait par cœur le début du discours :

« Chers collègues,
j'aimerais vous remercier sincèrement pour votre intérêt envers mon roman *Le jour de l'ouroboros*. Je n'aurais jamais cru, il y a trois ans,



gagner ce prestigieux prix du roman de l'année. Il faut que vous imaginiez… Il y a trois ans, j'étais célibataire, alcoolique, dépressif. Je venais de recevoir mon diagnostic, j'étais à l'hôpital deux jours par semaine. J'étais sans le sou. J'avais profondément peur que la médication n'interfère avec mon processus de création littéraire. Je me souviens précisément le jour où l'idée du *Jour de l'ouroboros* est née, il y a trois ans. C'était un jour horrible, surtout parce que c'était un jour comme les autres. »

Pause. La dame aux vitraux, assise devant, hocha la tête.

« À l'hôpital, il y avait une cour intérieure où les thérapeutes dînaient. J'y aimais l'odeur des genévriers et le banc de pierre, déséquilibré comme une bascule. Un soir, je me suis présenté à l'hôpital parce que j'avais besoin de parler, à l'improviste. Personne. Une espèce de congé hospitalier, le non-dit le plus aseptisé que vous ayez jamais vu. La place au complet était déverrouillée, la cour intérieure avec. Lorsque je me suis dirigé vers les bosquets pour cueillir deux trois épines et les frotter entre mes doigts, c'est que j'aime l'odeur, le ciel a fendu et l'eau a déferlé sur moi, d'un trait. À travers le verre, là où habituellement il y avait les patients qui circulaient, il n'y avait que mon propre reflet, d'une fenêtre à l'autre, et je pouvais voir qu'il faisait beau, juste de l'autre côté de la baie vitrée. La pluie ne tombait que sur moi. Mes vêtements étaient trempés, j'avais froid. Lorsque j'ai marché sur le boulevard, l'écart de température faisait fumer les manches de ma chemise. J'avais l'impression de m'évaporer. J'ai pensé : le malheur s'abat sur moi. J'ai pensé que l'image de l'homme désespéré sur lequel il pleut — seulement sur lui — était déjà parfaitement clichée. J'ai pensé qu'on préférait la probabilité d'une pluie ciblée comme celle-là à la description littérale des pleurs d'un homme, dans les histoires. Je me suis mis à pleurer, je me suis agenouillé dès que j'ai pu, dans l'entrée déserte d'un Pizza Hut abandonné. Vous n'y croirez pas mais c'est grâce à une charité parrainée par Pizza Hut si j'ai pu finir mon secondaire, à la fin des années quatre-vingt. Je me suis souvenu cette vieille histoire que j'avais lue dans un almanach; deux étudiants du Kansas n'ont plus d'argent que pour trois lettres pour mettre sur l'enseigne de leur première entreprise. H-U-T. J'ai pensé au vieux bonhomme qui leur a vendu les lettres.
Je suis rentré chez moi et j'ai alors écrit les premières phrases du roman, la scène de la hutte, la scène des animaux domestiqués, la scène de l'économie familiale. »

Un murmure d'approbation s'empara de la foule alors que les souvenirs des scènes évoquées furent revisités.

« J'espère de tout cœur que les gens qui souffrent comme j'ai souffert, alors, trouveront dans mon livre quelque réconfort. Merci à tous pour votre support ces dernières années. Je suis très heureux que vous m'accueilliez parmi vous. Je suis fier d'être entendu ce soir, grâce à votre effort admirable d'entamer une conversation sérieuse sur la littérature ».

La version originale du discours terminait plutôt avec « une conversation sérieuse sur la maladie mentale. »

Il y eut une foule d'applaudissements et de sifflements. Si on était l'auteur, on pouvait en discerner des très typiques et les attribuer à des personnes en particulier, pour avoir évolué aux côtés de leurs rictus et de leurs claquements de doigts une vie durant.

L'auteur était réellement honoré par le prix. Il avait l'œil entaillé par l'émotion, qui se liquéfiait le long de l'os de la joue. Il faisait durer les accolades. Au cours de la soirée, on l'entendit raconter son histoire préférée, portant ses doigts imprégnés de l'odeur des conifères près de son nez d'un geste rapide;

« Il s'en est fallu de peu pour que je ne devienne jamais écrivain. »

Il savourait le choc qu'il avait implanté dans son petit auditoire.

« Si ça n'était du Reader's Digest… »

Les gens étaient toujours intéressés par les tirades populistes, surtout s'ils avaient un peu bu.

« Je me souviendrai toujours de cette histoire — avez-vous pris le temps de bien lire le Reader's Digest, une fois dans votre vie? — c'était un fait vécu, l'histoire d'une femme qui se sentait chaque jour un peu moins bien. »

« Une méchante histoire de bonne qui met de l'arsenic dans le gruau? » tenta un homme.

« Pas encore », l'interrompit-il. « Chaque jour, la femme se rapportait dans son journal.
"'14 avril. Aujourd'hui, je ne me sens pas très bien. "'
Le lendemain :
"'15 avril. Aujourd'hui, c'est pire qu'hier"'. »

Il utilisait toujours ce moment-là pour prendre une pause et mentionner en souriant le Horla de Maupassant, ce qui ne manquait pas d'intéresser ses interlocuteurs, dès lors qu'il avait mentionné une lecture obligatoire du collège, le collège universel que tout le monde avait fréquenté, dont la béante porosité était incrustée d'un seul et unique syllabus, avec Maupassant en tête de liste.

« "'18 avril. Quelque chose cherche à prendre ma vie"', elle écrivait, "'le suicide reluit, ma vie est un instant au cœur de soixante fatigues"' ».

Il est désormais de notoriété publique qu'il ne citait aucun article du Reader's Digest répertorié à ce jour.

« C'était le four. Le gaz fuyait. Au lieu de vaquer, comme d'habitude, la pauvre dame consignait ses impressions dans son journal. C'est là qu'elle s'intoxiquait le plus. Si avant elle étendait le linge par la fenêtre du bureau, maintenant elle y restait enfermée avec l'air vicié pour écrire. Si avant elle allait rencontrer les voisins pour une joute de cartes, maintenant elle ne se sentait plus assez bien pour sortir. Le four l'a tuée. Qui sait si je serais écrivain s'il n'y avait pas eu l'histoire du four qui tue. »

Le ton était solennel même si les propos étaient tout à fait saugrenus. Les gens ne savaient comment sourire mais qu'importait puisqu'invariablement, l'auteur ne regardait personne, nulle part, lorsqu'il était replongé dans l'horreur du drame au four et dans les délices de la révélation qui s'était imposée à lui à sa lecture.

Le désintérêt naissant du petit groupe qui avait écouté l'histoire lui fit l'effet lancinant d'un deuil. Immédiatement, il voulut rattraper les gens, les hameçonner, les garder avec lui. Il voulut leur parler du gaz, dans l'histoire du four, il voulut les entretenir au sujet d'un mur peint par Vermeer, leur montrer avec les mots le vernis du maître qui reflétait et couvrait l'image, il voulut les entraîner dans la chute, dire que le vernis de l'image, crier qu'il connaissait la formule du vernis, qu'il avait déjà senti le gaz fuir et que lui aussi, il s'était assis à son bureau pour consigner par écrit la dégradation de son état, mais personne ne voulait se risquer à écouter quelqu'un qui prononçait son Vermeer avec le V en V au lieu du V en F, à la hollandaise. ◦

Tu n'as fait qu'une bouchée de moi

Ma chaise étirée grande ouverte, ma langue étirée jusqu'au bout,
je touche presque la fin de mon menton.

Quelques planches, et j'y suis.

Tes yeux, eux, éclairent tes dents qui ne retiennent plus ta langue.

Je ne peux plus mettre mes fesses dans le creux de ta gorge
pour me faire bronzer le ventre au soleil.

Où sont mes joues sur l'étendue de ces murs blancs?
Elles doivent être quelque part entre mes lampes et ma chaise.

Tu m'as avalée de la tête aux souliers, mais tu n'as pas d'estomac
pour me digérer.

PETITE INTRODUCTION À LA CORÉE DU NORD

HONORABLES DÉLÉGUÉS, AUJOURD'HUI, NOTRE PEUPLE TRAVAILLE FORT POUR CONSTRUIRE UNE SOCIÉTÉ AUTHENTIQUE POUR LE PEUPLE DANS LAQUELLE L'INDÉPENDANCE COMPLÈTE DE L'HOMME SERA RECONNUE.

LA PHILOSOPHIE POLITIQUE DE NOTRE ÉTAT EST L'IDÉOLOGIE "JUCHE" QUI EXIGE QUE TOUTE CONSIDÉRATION SOT AXÉE SUR L'HOMME ET QUE TOUT DOIT ÊTRE FAIT DANS LE BUT DE LE SERVIR.

UNI SOUS LA BANNIÈRE DE L'IDÉOLOGIE "JUCHE", NOTRE PEUPLE A PU CONSTRUIRE, MÊME DANS DES CONDITIONS ET DES CIRCONSTANCES DES PLUS DIFFICILES, UNE SOCIÉTÉ SOCIALISTE TOURNÉE VERS L'HOMME.

LE PEUPLE EN EST LE MAÎTRE AUTHENTIQUE ET TOUT DANS LA SOCIÉTÉ EST À SON SERVICE.

L'EXPRESSION LA PLUS CLAIRE DU CARACTÈRE DÉMOCRATIQUE DE NOTRE SOCIÉTÉ EST QUE TOUS LES CITOYENS, ENTANT QUE MAÎTRES DE L'ÉTAT, PROFITENT ÉGALEMENT D'UNE VIE SAINE ET STABLE MATÉRIELLEMENT ET CULTURELLEMENT, AYANT DES DROITS POLITIQUES COMPLÈTEMENT ÉGAUX.

ENSEMBLE, SUR UNE BASE D'AMOUR ET DE CAMARADERIE, ILS TRAVAILLENT POUR UN BUT COMMUN, S'ENTRAIDANT L'UN L'AUTRE POUR ALLER DE L'AVANT.

KIM IL SUNG (1912 - 1994)

J'ESPÈRE QUE VOTRE SÉJOUR DANS NOTRE PAYS SERA AGRÉABLE ET UTILE ; ET JE VOUS SOUHAITE DU SUCCÈS DANS VOTRE TRAVAIL HONORABLE.

MERCI

"POUR UN NOUVEAU MONDE LIBRE ET PACIFIQUE"
EXTRAIT DE LA 85E CONFÉRENCE INTERPARLEMENTAIRE, PYONGYANG
JUCHE 80 (1991)

KIM IL SUNG ÉTAIT LE PREMIER DIRIGEANT DE LA CORÉE DU NORD.

DE NOS JOURS, QUAND ON PENSE À LA CORÉE DU NORD, ON PENSE PLUTÔT À :

KIM JONG IL

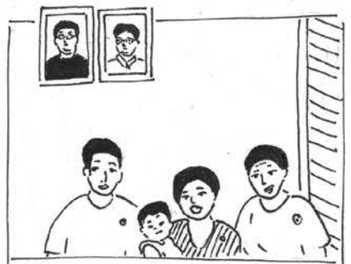
KIM JONG UN

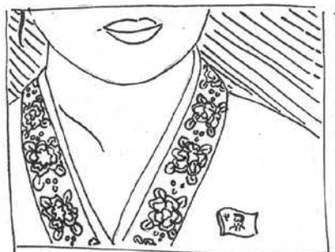
ET LEUR ESSAIS NUCLÉAIRES.

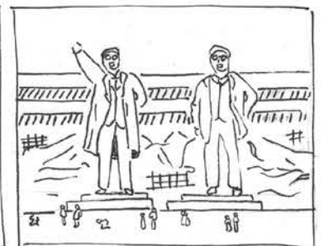
MAIS, AVANT EUX, IL Y A EU KIM IL SUNG QUI A CRÉÉ UN RÉGIME TOTALITAIRE, ET AVEC QUI TOUT A COMMENCÉ.

TOTALITARISME

LE TOTALITARISME EST UN RÉGIME POLITIQUE À PARTI UNIQUE SOUVENT MARQUÉ PAR UN CULTE DE LA PERSONNALITÉ ET QUI RESTE AU POUVOIR GRÂCE À DES CAMPAGNES DE PROPAGANDE. UN RÉGIME TOTALITAIRE RÉGULE TOUS LES ASPECTS DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE SES CITOYENS ET NE TOLÈRE AUCUNE OPPOSITION. LES CITOYENS N'ONT SOUVENT PAS LA LIBERTÉ DE S'EXPRIMER ET SONT CONSTAMMENT SOUS SURVEILLANCE.


LES PORTRAITS DES KIM SONT DANS TOUTES LES MAISONS, LES ÉCOLES, LES BÂTIMENTS.


LES NORD-CORÉENS PORTENT UNE ÉPINGLETTE À L'EFFIGIE DES KIM SUR LEUR COEUR.

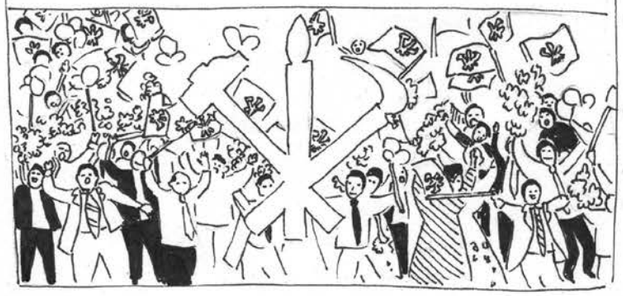

ILS DOIVENT SE PROSTERNER DEVANT LEURS STATUES ET LEURS PORTRAITS.

LE CULTE DE LA PERSONNALITÉ EST VRAIMENT TRÈS PRÉSENT : LES NORD-CORÉENS ADORENT LA FAMILLE KIM.

APRÈS TOUT, C'EST TOUT CE QU'ILS CONNAISSENT. LE GOUVERNEMENT MENT À SON PEUPLE (PAR EXEMPLE, EN DISANT QU'ILS ONT GAGNÉ LA GUERRE DE CORÉE) ET CONTRÔLE L'INFORMATION VENANT DE L'EXTÉRIEUR. LES NORD-CORÉENS N'ONT ACCÈS QU'À LA TÉLÉVISION D'ÉTAT OÙ SONT DIFFUSÉS PROPAGANDE SUR LE RÉGIME ET ANCIENS FILMS DU BLOC SOVIÉTIQUE.

INSPIRÉ DE L'ÉMISSION "ENVOYÉ SPÉCIAL". "CORÉE DU NORD: LE PAYS DU SELRET" 2015

EN CORÉE DU NORD, IL N'Y A QU'UN SEUL PARTI POLITIQUE : LE PARTI DU TRAVAIL.



LES ACTIVITÉS DU PARTI DU TRAVAIL SONT PRINCIPALEMENT GUIDÉES PAR DEUX IDÉOLOGIES :

- L'IDÉOLOGIE JUCHE QUI PRÔNE L'AUTONOMIE ET L'INDÉPENDANCE ÉCONOMIQUE, POLITIQUE ET MILITAIRE ;
- LA POLITIQUE SONGUN, PRIORITÉ À L'ARMÉE, QUI PLACE LE MILITAIRE AU CENTRE DU POLITIQUE.

LE PARTI CONTRÔLE TOUT. TOUTES LES ENTREPRISES APPARTIENNENT À L'ÉTAT. LE PARTI DISTRIBUE (INÉGALEMENT) LA NOURRITURE ET LES VÊTEMENTS AUX CITOYENS.

LE PARTI DÉCIDE AUSSI :

QUI TRAVAILLE OÙ

QUI MARIE QUI

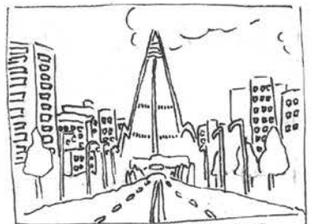
ET LE PEUPLE LUI EN EST RECONNAISSANT :

IL EST LE HÉROS DE LA NATION, NOTRE PÈRE BIEN-AIMÉ

KIM IL SUNG A DIT :

ET ON LE CROIT...

POUR S'ASSURER QUE LE PEUPLE RESTE FIDÈLE AU RÉGIME, LE GOUVERNEMENT LE SURVEILLE SANS CESSE. IL ESSAIE D'ÉVALUER SON NIVEAU DE LOYAUTÉ ET LE RÉPARTIT ENSUITE DANS TROIS COUCHES SOCIALES:



LA COUCHE ESSENTIELLE
LE GOUVERNEMENT LUI FAIT CONFIANCE. ILS VIVENT À PYONGYANG ET OCCUPENT LES POSTES CLÉS.

LA COUCHE ÉBRANLÉE
ELLE POURRAIT TRAHIR À TOUT MOMENT DONC LE GOUVERNEMENT LA SURVEILLE EN PERMANENCE.

LA COUCHE HOSTILE
ON NE LEUR FAIT PAS CONFIANCE DU TOUT. ILS RISQUENT D'ÊTRE ENVOYÉS DANS DES CAMPS DE RÉÉDUCATION À TOUT MOMENT.

LES EXÉCUTIONS PUBLIQUES DES GENS QUI MENACENT LE RÉGIME SONT ENCORE CHOSES COURANTES. IL Y EN A DÉJÀ EU 60 EN 2016. CERTAINES POUR DES RAISONS COMME:

- -ÉCOUTER DES FILMS SUD-CORÉENS OU AMÉRICAINS
- -ÉCOUTER DE LA PORNOGRAPHIE
- -POSSÉDER UNE BIBLE
- -PARLER CONTRE LE RÉGIME

HWANG JANG YOP, RÉFUGIÉ POLITIQUE

아리랑 아리랑 아리라요
아리랑 고개로 넘어간다
나를 버리고 가시는 님은
십리도 못가서 발병 난다

ARIRANG ARIRANG ARIRAYO
TRAVERSANT LE COL D'ARIRANG
CELUI QUI M'A ABANDONNÉ
N'E MARCHERA PAS DIX LI AVANT QUE SES PIEDS LUI FASSENT MAL

청청하늘엔 별도 많고
우리네 가슴엔 꿈도 많다

COMME IL Y A BEAUCOUP D'ÉTOILES DANS LE CIEL
IL Y A AUSSI BEAUCOUP DE RÊVES DANS NOS COEURS

저기 저 산이 백두산이라지
동지 섣달에도 꽃만 핀다

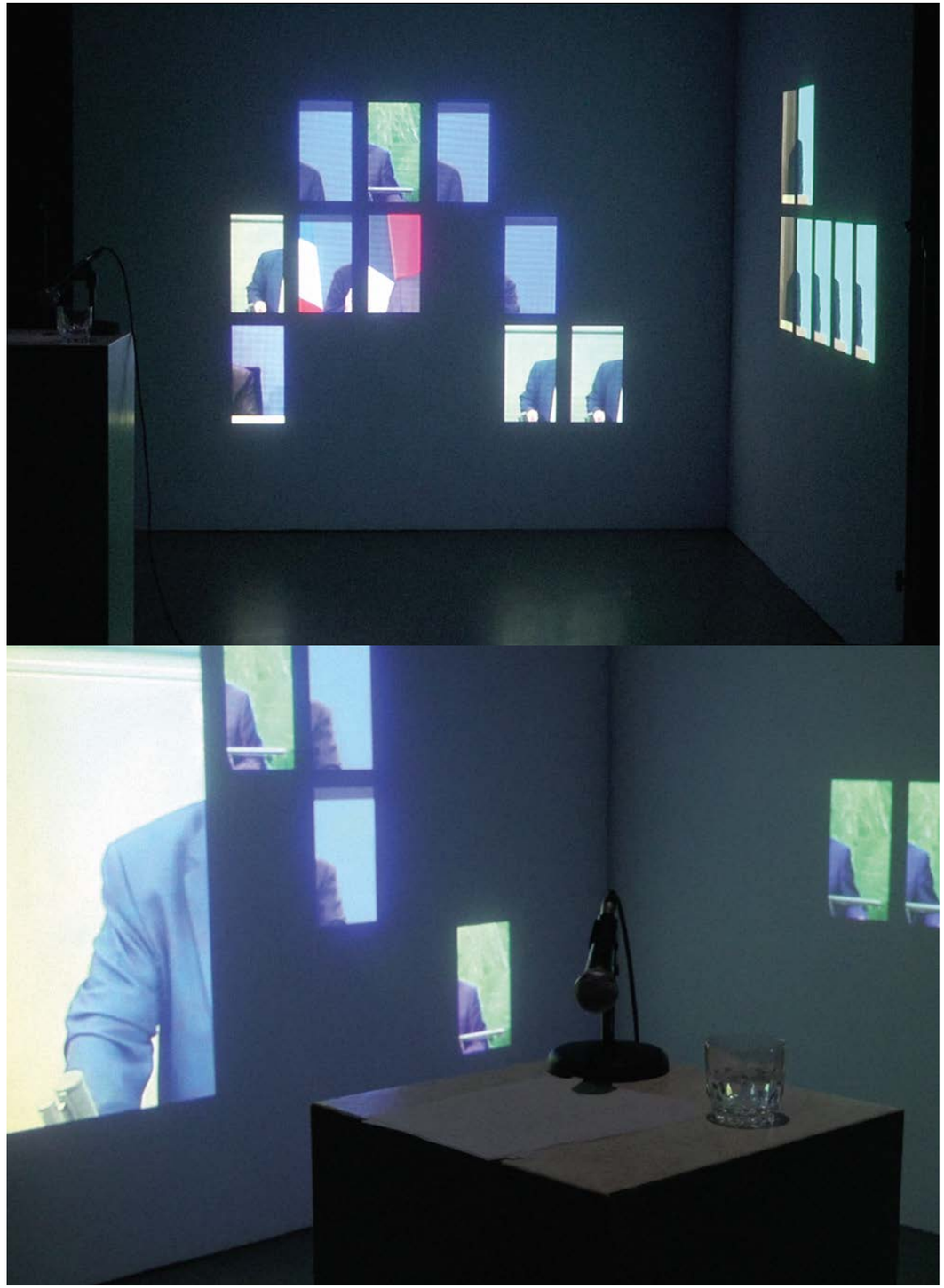
LÀ-BAS, AU LOIN LÀ-BAS IL Y A LE MONT BAEKDU
OÙ, MÊME AU MILIEU DE L'HIVER, LES FLEURS S'ÉPANOUISSENT.

ARIRANG
chant traditionnel de Corée

(pause),

(pause),

images sont ironiquees, mettant
nt un accès à l'information partiel
ravers une lentille technologiqu
st à cette absence que le titre f
rence, un texte à trou, à remplir.
re de présentation délim
formation, la rendant caduque.
mps rapproché décontextual
iage, ne montrant que quelqu
nents symboliques. Une épaule
ume et une palette de couleu
iennent des références à
ésentation du pouvoir dans
ıde politique occidental.
ıse) met en avant l'importance
lium de transmission. Si l'espa
rnet rend l'information accessib
e information est délimitée par
re qui, par définition, met de cô
ains éléments. La distorsion de
et des images met l'accent sur
sage de l'information d'un endroi
autre, sa dégradation à travers
sport numérique.
discours officiel s'adapte aux moc
ratoires du web mais sa légitim
e ancrée dans les codes
sentation d'une parole de pouvc
manipulation du discours et
ıtralité mettent en avant u
tique-spectacle qui définit ce c
être présent ou absent de la sphè



11 octobre 2016 — montréal

quelqu'un a lu le recueil que je terminais
et m'a dit que j'étais à un risque d'écrire
un bon poème
que c'était pas encore assez raw
un peu trop conceptuel ou cérébral
que c'était pas encore ça que ça le faisait pas
que pour l'instant ça passait à côté du soi du senti
de ce que tu veux name it de ce qui est nécessaire
c'est vrai que je me dévoilais pas assez
aseptique jusque dans mes vers

déjà que j'entretenais une relation conflictuelle avec le monde
que je baignais dans la peur perpétuelle
de décrocher le téléphone par exemple de devoir parler
au fantôme de l'autre bord des ondes de prononcer
un tout petit mot de travers de causer une entaille
dans la carapace de l'autre involontairement de devoir
encore m'enfermer dans mon parti pris des choses
devoir les expliquer et m'expliquer moi incertain
et incompris sur les berges du lac léman
avec comme seule compagne l'humidité
causée par mes larmes sur le coin des pages
ondulées d'un baricco déjà trop lu (je n'ai plus 20 ans)
mais pas encore appris par cœur (ça viendra
j'imagine)

jamais à ma place
il fallait maintenant que je deal avec mon étrangeté
l'absence de mes propres mots
comme abandonné devant un malevitch
un peu trop mystique et speechless au moment de me dire
je n'avais jamais encore vraiment lâché le morceau
me voici peut-être un peu
plus vrai qu'avant ◦

12 octobre 2016 — facebook

nicolas m'avait déjà reproché au bistro ouvert
que malgré le temps les échanges les partages
il n'avait jamais su qui j'étais vraiment
ou ce que j'aimais précisément
des poèmes des autres par exemple

ça m'a surpris quand je lui ai fait lire
les bribes de ce projet et qu'il trouvait ça
trop narratif trop journal (pour une fois
que je m'ouvrais que je jetais la clé
à la gueule des renards)

pour lui (et pour d'autres aussi
bien entendu) tout ce qu'il y avait à faire
avec ces *poèmes*-là (*poèmes* est en italique)
c'était de les publier comme un carnet de voyage
chez québec amérique
à la manière de laferrière

j'en prends note
pour moi-même pour plus tard
je n'ai rien à perdre non
et j'essayerai oui pourquoi pas
je taperai à la machine j'indiquerai les dates
ce sera comme des poèmes mais pas tout à fait
ce sera grandiose je serai le prochain laferrière
chez québec amérique
à défaut d'être comme leur site web indique
le prochain hemingway ◦

9 octobre 2016 — trois-rivières

il y a des moments où je me suis demandé
si mes poèmes seraient meilleurs
s'ils seraient plus sentis plus honnêtes
si je les lisais la nuit
au off en chest
ou même plus près encore de la nudité

je me dis non j'admets que le lecteur
le public parfois aurait au moins droit à ça
un peu de vérité un peu de peau et de poils
quelque chose de moi qu'on ne trouve pas dans mes textes
quelque chose de moi comme mon corps
peut-être la seule chose de vraie que j'ai
à offrir ◦

12 mars 2015 — dans ma tête

je ne saurais dire ce que je fais exactement
ou ce que je vise à faire
mais ce que je ne veux pas m'apparait
évident
pas de liste pas de journal
surtout pas de liste
je n'aime pas cette tendance à l'exhaustivité
à l'épuisement ou au non-épuisement
(tout est question d'approche)
je préfère rester dans un flou mitoyen
où tout peut advenir
bref pas de liste
ne surtout pas tomber dans la game mais déjà
être en plein dedans de son temps de sa génération
pas trop abstrait vraiment pas abstrait du tout
(de facto ne pas publier
aux herbes rouges ou chez poètes de brousse)
ne pas se perdre dans les histoires de champs
mais emmerder l'institution comme il se doit et donner un show
un crisse de bon show en cagoule (noire
de préférence pour l'effet dramatique et préparer sa sortie)
juste assez underground pour ensuite s'enfuir en silence
incognito
mais ne pas faire de liste laisser ça aux autres
à ceux qui le font mieux que moi
(je pense à baron je pense à phaneuf à perec
je pense à peu importe et whatever et etc
et je pense que
je ne maitrise pas la liste alors pourquoi)
surtout ne pas se perdre rester concentré
(et je pense qu'il y aura toujours les amphétamines
si je n'y parviens pas seul et si je)
revenir au sujet
mais tout va beaucoup trop vite ici c'est changeant je sais bien
ce que je ne voudrais pas faire pas encore ce que je voudrais
et mon premier recueil paraitra d'ici deux mois
et j'aurai cette drôle d'impression de m'être perdu
quelque part en chemin vers la quincaillerie

Alzheimer

Alzheimer fait le tour de la table
Entièrement nu et avant de se laver le visage,
Car il hait sa nature, ses vêtements et les anniversaires, il ne voudrait pas savoir son âge,
Alzheimer veut être piano,
Non pas un vieil homme méchant mais piano,
Non pas un grand-père qui attend son petit déjeuner mais piano,
Non pas un grand-père qui attend un coup de fil de sa fille mais piano,
Non pas le chaos mais piano,
Juste pour savoir ce qui se passera quand monsieur noir jouera la première note,
Juste pour savoir si la mort l'aime,
Juste pour savoir s'il est proche de l'idéal,
Juste pour savoir s'il peut encore avoir mal.
Alzheimer fait le tour de la table,
Sa femme lui dit qu'elle peut le laisser comme un sac,
Qu'elle peut le jeter comme une pierre au bord du lac,
Si elle le tue, elle serait seule, pensait-elle,
Si elle se tue, il serait seul, pensait-elle.
Les sourires tombent,
Les regards tombent,
Les mots tombent,
La pluie tombe
Étrangement,
Lentement,
La mémoire tombe,
La salive tombe,
Une idée tombe,
Une autre feuille d'un arbre tombe
Étrangement,
Lentement,
Avec une telle beauté,
Alzheimer pense que s'il devient piano, le temps va s'arrêter,
Il pense que s'il devient piano, les cris de sa ténébreuse vont s'arrêter,
S'il devient entièrement piano, la douleur du cancer va s'arrêter,
Les battements inutiles vont s'arrêter,
Maudit cœur…
Maudite fleur,
Belle mais angoissante,
Elle est belle mais elle donne ce sentiment de haine, ce sentiment de honte,
Maudit cœur…
Maudite fleur,
Maudit miroir,
Sale tête, disait-il,
Il veut avoir une nouvelle tête,
Il veut être piano protégé par une bête
Maudite image,
Maudit stylo, maudites pages.
Alzheimer fait le tour de lui-même
Il dit : « Je ne veux pas m'enfermer dans une tombe et qu'on annonce ma mort »
Il veut être piano, bien caché tout au fond de la mer, comme un trésor. ◦

Ceux qui entendent

Nus,
lisses,
libres des certitudes,
recevoir les dires,
les considérer, les trier, les bannir, les faire siens,
c'est selon.

Il y a ceux qui proclament,
de leur grosse voix, de leur tribune.

Et ceux qui écoutent,
de leur vie, de leur essence.
Leur cortex connecté,
laisse glisser les phrases,
et
capte des mots,
choisis,
qui excitent, qui confrontent, qui adonnent,
surtout.

Seul, le discours n'est rien,
un vent sans moulin.
Il respire quand il est entendu.

Grave mission,
la vérité et le mensonge vivent
alors… ◦

Le discours.

Que dire? Que définir sinon un subtil palimpseste de mots?
Des mots qui rendent ivre le vaisseau de Rimbaud et font tourner l'œil
de Sartre.
Ceux qui « soubresautent » l'âme de Baudelaire et que les beaux parleurs
labourent plus qu'ils ne cultivent.
Ces discours que Foucault ordonne et contre lesquels Dalida lutte.
Oui « toujours des parolés », des « parolés » bien amenées, des tirades
du nez, des sentiments finement exprimés…
Des mots qui en une phrase rassemblés,
M'autorise l'outrage de placer,
Foucault, Dalida et Cyrano dans le même panier.

Là où, un trait d'esprit mal dessiné,
Peut votre place vous en coûter.
Le ridicule ne tue plus.
Mais si le pouvoir des mots règne depuis nos Pères,
Prenez garde, Monsieur,
À ce que votre langue articule,
Car rien n'est plus risible qu'un sot
Qui aurait dû se taire.
L'effervescence mène
Souvent au superflu,
On en voit son fil se défaire,
Et ces bouches de velours
D'un rire narquois éclater,
On les voit les regards échangés
Et les fronts suinter,
« La porte est par ici Monsieur,
Vous pouvez disposer! » ◦

Antigone décrissée

OK

Je t'explique

T'es à la Place-des-Arts

Il y a quarante-mille visages tout mélangés qui te regardent

Qui t'écoutent

Pis qui te sentent

Énée aurait dit que c'est la Renommée

Mais toi

Toi tu te dis que c'est juste la manière que ça fonctionne maintenant

Énée c'est un vieux personnage de fantasy avant l'heure
Un seigneur des anneaux avant le seigneur des anneaux
T'as pas besoin de savoir c'est qui
Je vais toute t'expliquer

Mais ouais

Quarante-mille visages qui te regardent
Pis qui te prennent en photo
Les photos peuvent juste être bonnes
La Place-des-Arts s'est mise toute belle pour toi
Snapchat, Instagram, Facebook
Tu te sens pris par la triade des réseaux sociaux
Pis ça va bien
Ça te pogne à l'intérieur, un feeling de ça va bien
C'est la Renommée
Mets-en

Tout le monde est comme venu pour te voir
Ils vont te remettre un prix
Le prix de la relève pour le metteur en scène le plus prometteur
C'est toi ça
La relève prometteuse
Tu connais pas la moitié du monde dans la salle
Ça te donne encore plus le feeling de ca va bien
Tu regardes
Elle
La vieille dame dans son manteau de fourrure
Son manteau de fourrure qui lui donne l'air d'une femme sophistiquée
Une femme du monde
Ben quand
Elle
Vient te voir en souriant
Pis que tu la connais pas
Ça va bien en criss

Lui
C'est S. D.
Ess Dee
Tu le connaissais avant qu'il te connaisse
Lui
Tu connaissais son nom de famille avant de le trouver et de le rajouter sur Facebook
Un autre metteur en scène
Mais plus expérimenté
Pis c'est lui qui va te donner ton prix
Il va te le remettre sur scène
Ess Dee

Un prix pour un projet qui t'a mis à terre tellement ça te prenait par les tripes
Un prix pour un projet qui t'a fait brailler jusqu'à la veille de la première
Tu pensais que ça allait tomber
Sombrer dans l'inaperçu
Pis là
Les critiques sont sorties
Pis ça marchait
Les journalistes étaient unanimes
Le show était bon
C'était bien

Les lumières de la salle commencent à flasher
Les gens sortent leur billet rangent leur sacoche
Se dirigent vers la salle où tu vas recevoir ton prix

C'est un programme double à soir
Une pièce de Wajdi Mouawad
Pis toi
Pis ton entrée dans la renommée
Ils te remettent ton prix juste avant son show

Avant d'entrer
Alice
L'actrice qui jouait Antigone dans ta pièce
Ta pièce qui t'a fait gagner ton prix
Elle vient te voir
Alice a l'a les yeux plein d'eau
Alice a l'a la larme facile
Une sentimentale
Elle vient te féliciter
Elle attend probablement que tu la félicites toi aussi
Mais pas ce soir
Tu l'as déjà fait ton œuvre de charité à la dernière de ta pièce
Tu lui avais dit qu'elle était bien bonne
Pis même là c'était un peu fake
Alice est tellement cruche
Elle a rien dans la tête
Sans toi elle aurait rien compris du rôle
Jamais elle aurait pu le jouer tant en profondeur
Pis le pire
C'est que les critiques l'ont adorée
Certains articles ont même mis son nom dans le titre
« Le sacre d'Alice »
Quand ç'aurait dû être ton sacre
Mais finalement t'as gagné ton prix
Ça veut dire
Que les gens ont fini par comprendre

Faque quand elle vient te voir
Et qu'elle te dit avec ses yeux tout beurrés de son mascara dégueulasse qui coule
« Félicitations mon beau
Ça a été un projet malade qu'on a fait ensemble »
Tu lui réponds tel quel en reprenant son expression faciale
« *Félicitations mon beau*
En tout cas c'est pas grâce à toi que j'ai eu ce prix-là
Si y'avait juste eu des filles comme toi dans le projet
J'aurais pas été bien loin »
Tu entres dans la salle rejoindre ton public sans regarder sa bouche tomber
Tu fais signe aux portiers de fermer la porte parce que le show est prêt à commencer
Tu leur donnes l'ordre de fermer les portes avant que ton Antigone entre dans la salle
Tant pis pour Wajdi Mouawad
Tant pis pour toi
Alice entrera pas pour te voir ramasser ton prix
Elle est restée trop longtemps à l'extérieur avec sa bouche de truie ouverte
Ça va faire

Une pleurnicharde anyway

Dans la salle ils te remettent rapidement ton prix
Tu prends le temps de faire ton discours
Au complet
Tu remercies tout le monde
Pis le monde trouve ça long
C'est long remercier tout le monde
Tout le monde sauf Alice
Tu fais exprès de la sauter
Elle en a déjà eu trop pour son talent
Tu y penses pas plus que ça
Tu termines ton speech
Toutes les vieilles mesdames en fourrure dans la salle te font vraiment sentir comme quelque chose
Ils font renaître le ça va bien qu'Alice avait éteint
Tu shakes la main à *Ess Dee* qui est comme ton inférieur pendant une demi-seconde
La demi-seconde qu'il te remet ton prix
Pis bien trop vite tu retournes à ton siège
C'est fini
Tu donnes le Go à Wajdi
Pis c'est sa pièce de deux heures qui commence

C'est fini
Pis t'es pogné dans salle à attendre que les acteurs en terminent avec leur branlade élocutoire
Ou qu'ils se tuent
T'es dans la salle pis t'as un chèque de dix-mille piasses dans les poches
Dix-mille piasses qui ont bien mieux à faire que de regarder des acteurs crier
Faque tu finis par prendre un peu leur rage en toi
Ils frappent des chaînes sur scène pis toi tu frappes des chaînes dans ta tête
Autant sur les acteurs que sur *Ess Dee*, Alice, Antigone
Parce que ça t'aide à passer le temps

Tu regardes ton cell souvent
Pis à moment donné les deux heures sont finies
Tu peux t'en retourner chez toi
Tu peux déposer le chèque
Mais juste avant
Tu passes au travers d'une jungle de poignée de main
C'est juste des gens qui te félicitent pour ton travail
Tu restes poli parce que tu sais jamais qui pourrait t'amener ton prochain contrat
Ton prochain prix
Pis tu serres toutes les mains
Jusqu'à tant que ce soit *Ess Dee* qui revienne vers toi
Il te félicite une deuxième fois ce soir
Comme si la première fois ç'avait pas été assez
Mais il est ailleurs
Il pense à autre chose
Tu essayes de le relancer sur ses projets
Mais il te parle d'Alice
Encore elle
Il te dit qu'elle s'est enfermée dans les toilettes de la Place-des-Arts
Une crise de larmes incontrôlable
Elle fait accroire que tu l'aurais insultée juste avant le show
Que tu as été trop dur avec elle
Elle a explosé pendant ton speech
Ess Dee te reproche de pas l'avoir nommée
Il dit que c'est un manque de professionnalisme
Il redevient ton supérieur tranquillement
Pis tu sais pas quoi lui dire
Tu
T'excuses
Tu
Lui dis que tu vas aller parler à Alice
Pis vous avez comme plus rien à vous dire
Faque tu t'en vas
Tu fais semblant d'aller vers les toilettes
Mais tu pars chez toi

Dans la voiture t'essayes de penser à autre chose
T'essayes d'oublier *Ess Dee*
Qui te juge profondément en ce moment
Hey
Manque de professionnalisme
Faut que tu penses à autre chose
C'était ta soirée à soir
Pis rendu à la maison tu t'ouvres une bouteille de vin blanc choisie exprès pour l'occasion
Une bouteille trop chère
Mais qui revient même pas à un pour cent de ton dix-mille piasses
Pis en la versant c'est toute le stress des dernières semaines qui retombe
T'as le sentiment d'être accompli
T'as le sentiment d'être bien

Sauf que c'est plate
Il y a quelque chose qui cloche
C'est comme trop plate
Tu trouves que ça serait vraiment mieux
Si
Tu sais pas
Si y'avait quelqu'un
Peut-être
Quelqu'un pour en jaser avec toi
La Renommée a quarante-mille têtes
Mais y'en a même pas une pour jaser avec toi

Pis là
Un adon
C'est comme ça qu'on appelle ça
Un gros adon
Juste au moment où tu pensais à la platitude d'être seul
Au même moment
Bin ça sonne à ta porte
C'est quelqu'un qui vient te voir
Te féliciter peut-être
C'est fou non?

Faque tu lui ouvres la porte
Tu bondis un peu trop vite vers la porte
Pis en ouvrant t'es un peu déçu
C'est Alice
Mais pas Alice qui pleure barbouillée de mascara
Non
Alice vraiment chix habillée en toge grecque
Alice que tu as surtout connue comme étant ton Antigone
Une belle Antigone

Elle s'excuse pour tantôt
Elle se trouve cheap d'avoir gâché ton moment
D'avoir fait une scène devant *Ess Dee*
Ta carrière
Elle s'excuse des larmes pis toutes
Faque t'acceptes
Tu l'invites à l'intérieur pour pas avoir à mettre la bouteille ben trop chère au frigo
C'est bin mieux de même dans l'fond
Antigone est fun
Antigone est party
Elle essaye de te montrer qu'elle a un côté moins casse-couilles
Elle parle d'inviter ses amies
Tu dis pas non
Y'aura pas assez de bouteilles chez toi
Mais au moins ça va te permettre de montrer les vases grecs que tu avais achetés dans le but de t'inspirer pendant que tu écrivais ton show
Tu dis pas non
Pis ça s'excite dans ton ventre quand elle texte ses amies

Une fois qu'elle a fini de texter
Elle demande si vous pouvez mettre de la musique
Elle sort une bouteille de vodka de sa toge
Pis elle rit en te proposant des shooters
Elle a l'impression d'être au secondaire
Quand elle se saoulait à l'alcool le plus cheap de la SAQ
Vous faites des shooters
Tu commences à te sentir plus à l'aise
Elle aussi
Antigone flotte dans sa toge
Pendant qu'elle danse

Elle
Elle porte pas de soutien-gorge
Faque des fois
Elle
Laisse transparaître ses seins

Tu danses avec elle

Pis ça sonne à la porte

Douze filles entrent dans ton appartement sans que tu dises oui
Ton appartement est bien trop petit pour douze filles
Mais Antigone les laisse toutes entrer
C'est elle maintenant qui bondit trop vite vers la porte
Toutes les filles qui entrent sont en toges
Elles te saluent toutes
Antigone fait les présentations
Il y a Marie-Hélène
Y'a Cassandre
Pis Anna
Didon
Charlotte
Laurence
Sarah
Emma
Sophie
Geneviève
Aphrodite
Et
Andromaque

Une fois les présentations terminées
Antigone revient vers toi
Elle a enlevé le haut de sa toge
Trop de vêtements
Elle est à moitié nue
Pis elle va vers toi
Elle te demande si tu veux jouer à un jeu
C'est sa gang d'actrice
Elles se peuvent plus d'être avec toi
Elles veulent que vous fassiez une scène
Antigone est mal
Elle est mal de te demander une faveur
De te déranger pour un jeu d'enfant
Elle aurait pas voulu te le demander qu'elle dit
Mais les filles ont trop insisté
Elles seraient vraiment contentes si on pouvait en faire une
Juste une
Mais elle c'est juste la messagère
Elle passe juste le mot
Ça vient pas d'elle l'idée

Faque tu dis oui
Pour plaire
Pour leur faire plaisir
Parce que dans vie t'es comme ça
T'es généreux
Tu vas leur montrer comment jouer une vraie scène tragique

Dès que tu dis oui les yeux d'Antigone s'illuminent
« OK, OK, tu vas jouer Créon pis nous on va faire un chœur »
Qu'elle dit
« Mets-toi ici
Près de la poutre
On va t'attacher les mains
Bien haut comme ça
On joue une scène spéciale
Une scène inventée
La revanche d'Antigone »

Les douze filles montent sur toi avant que t'arrives à t'éloigner de la poutre
Pis elles t'attachent les deux poignets ensemble
Fuck
Criss
Tabarfuck
T'es pogné
T'es tabarnaquement pogné
Tu vois clair dans leur jeu
Antigone remonte sa toge
Pis elle se met à scander tout haut des cris de guerre
En tapant dans ses mains le rythme

« Ô Jocaste – toi la première femme
Qui fut maltraitée par la vie
Accepte donc comme offrande
Ce Créon dénudé et soumis »

Et elles te dénudent par leurs quarante-mille mains
Elles regardent ton corps nu
C'est la Renommée qui te met à terre
Faque
Tu prends la dernière arme qu'il te reste
Sans trop y penser
Tu te dis qu'il y a une manière que ta réputation en prenne pas un coup
Tu te mets à bander
Comme si tu prenais plaisir à la situation
Comme si tu étais le seul capable de comprendre la beauté d'une telle scène
Et tu cries au génie
Tu félicites les filles pour leur témérité
Pour leur révolte
Ton sexe rougissant témoigne de leur audace
C'est une réussite

Pis tu regardes Antigone
Tu la regardes bien droit dans ses yeux
Tu baisses ton regard
Tu regardes ta queue bandée
Pis tu fais signe à Antigone de venir vers toi
Vers ta queue
Tu fais éclater dans les mers les plus grands orages qui aient existé
Pire que ceux que Junon et Jupiter auraient lancés
T'as pas besoin de savoir c'est qui Junon et Jupiter
C'est des Dieux
Mais des Dieux moins puissants que toi cette soirée-là

Les treize Antigones partent en criant
En sortant elles jettent tes vases grecs à terre
Elles les fracassent
Pis elles pensent que c'est de la vengeance
Mais non
C'est rien

Elles te laissent nu les mains attachées les poignets les uns sur les autres
Le corps long et la queue bandée
Pis quand la porte de chez toi claque
Pis que t'es seul depuis un bon quinze minutes
Au lieu de crier à l'aide
Tu bénis ce qui est tombé sur toi
Tu l'accueilles comme la providence
Treize Antigone viennent de t'honorer
En t'accordant la plus grande importance
Tout ce que tu désires
Tient dans la prière que tu as faite
Celle de connaitre la Renommée
Ton sacre à toi

C'est ça que je voulais te raconter
Je voulais te parler de cette fois que les treize Antigone sont venues chez moi
Tu en as peut-être entendu parler
Bin c'est ça l'histoire
La vraie histoire
L'histoire de l'Antigone qui a essayé de se venger
Pis qui a raté
L'histoire de l'Antigone décrissée

Granada-Paris

Dans le café de la Plaza de la Trinidad où elle est attablée, Jeanne se laisse distraire par la musique, par les clients qui entrent et sortent, par l'enfant qui vient de la frôler, par le serveur un peu trop attentionné. Penchée comme elle l'est, ses cheveux balaient la table et dégagent son épaule que la soie du chandail caresse mollement. La journée est douce et pourtant, les rayons de soleil qui parviennent à traverser la vitre ne lui procurent que très peu d'apaisement. Dans une main, une tasse fumante aux arômes de réconfort dans cette fraîcheur printanière. Dans l'autre, un crayon posé comme un ultimatum sur les pages immaculées de son carnet. Ses yeux sont ailleurs, les mots restent obstinément absents.

Jeanne regarde par la fenêtre, vers un parc d'arbres à fleurs que des enfants se plaisent à défleurir en attendant de retourner à l'école. Une petite fille s'amuse à lancer son chapeau aux garçons, avant de leur courir après en pleurant et hurlant comme s'ils le lui avaient volé. Jeanne contemple cette masse bruyante capable des émotions les plus pures comme les plus cruelles, dotée des réactions des plus naturelles aux plus exagérées, pouvant démontrer une douceur inouïe autant qu'une violence inconsidérée, et elle ne comprend pas. Elle ne comprend pas les enfants, leur innocence si vite perdue, ce qui modèlera leur caractère. Elle a peine à se rappeler l'enfant qu'elle était.

Dehors, les gens déambulent, insouciants. La tête en l'air ou les yeux rivés au sol, rien d'autre n'existe que cette rue, ce moment éminent où le pied se posera sur le trottoir pour leur permettre d'avancer. Ils lui semblent si détachés, étrangers à la plaie du monde qui ne cesse de s'agrandir, nourris par toute cette cruauté et cette peine, ces atrocités qu'elle lit quotidiennement. Ce matin seulement, les journaux lui avaient appris une histoire de viols massifs, deux attentats, une fusillade, des gens à la rue par milliers, des corps retrouvés, des enfants disparus… Trop. C'était tout simplement trop pour elle. Jeanne avait repoussé les cahiers et contemplé l'encre sur ses doigts tachés comme autant de sang d'innocents qui aurait été versé. Malgré tout, elle sait que demain elle va recommencer et parcourir ces pages qui lui semblent son arrêt de mort. Elle va recommencer pour ne pas fermer les yeux comme tous ceux qui lui donnent l'impression que sa compassion est une faiblesse. Elle sent qu'elle a été oubliée, laissée pour compte quand on a appris aux gens à se taire et encaisser. Tout comme elle sait qu'il s'agit d'un don aussi bien que d'une damnation.

Une clochette retentit alors qu'un vieil homme pénètre dans le café. Il y a dans ses traits quelque chose de typiquement espagnol, un feu refusant de s'éteindre. Il avance péniblement, soutenu par sa canne, et se faufile entre les tables jusqu'à rejoindre la banquette vide à la droite de Jeanne. Tout de suite, le serveur lui apporte un *chocolate con churros*, et l'homme regarde son assiette avec un tel appétit que pendant un moment on distingue dans ses yeux l'éclat rieur qu'il devait déjà avoir, enfant. Comprenant que les mots ne viendraient pas aujourd'hui, Jeanne dépose son crayon, referme son carnet et attrape le livre qu'elle avait abandonné sur le coin de la table. Elle a l'impression que son voisin observe chacun de ses gestes. Soudain, il se redresse et elle voit son regard passer du livre à son visage, les liens se font à mesure qu'il la devine. Elle lui lit le titre français et il tend la main pour caresser chaque mot de la couverture comme s'ils lui étaient adressés. Jeanne sent qu'il va parler et le laisse venir à elle. Lentement, il s'approche, s'appuie sur sa canne et l'aborde enfin avec le calme de ceux qui savent qu'ils ne seront pas repoussés.

De sa voix éreintée, il se met à lui raconter son périple en France il y a de cela une quarantaine d'années. Elle essaie de l'interrompre, mais déjà il ne la voit plus. Jeanne ne sait pas lui dire qu'elle n'est pas Parisienne, qu'elle n'est même jamais allée dans cette ville dont il semble si épris. Elle se penche à son tour, attentive. Elle peine à le comprendre, son accent est si prononcé et la musique si forte. Pourtant, ses paroles sont incessantes et sa voix, intarissable. Cet homme est un livre ouvert dont la vie est l'histoire, et l'espace d'un instant, son histoire redevient sa vie.

Il parle de Notre-Dame et des Champs-Élysées où elle n'a jamais mis les pieds. Il parle de la Ville lumière telle qu'elle ne la connaît pas, de la *luz* présente même au cœur de leurs nuits rarement très longues d'ailleurs. Il parle de l'odeur des baguettes chaudes et des pains au chocolat, des fleurs dans les *calles*, du tango sur le bord de la Seine, de la beauté que les *dineros* n'achètent pas. Il parle des révoltes, des combats, des célébrations qui les unissaient autant dans la victoire que dans la défaite. Il parle des amours, de sa femme, sa *querida*, et de son deuil, de ses deuils encore si présents. Jeanne ne saisit pas tous les mots, toutefois elle entend sa peine, sa colère. Il est si loin de Paris tout en étant si près. Ses murmures sont persistants, mais c'est dans son visage qu'elle arrive à capter l'essentiel. Elle voit ses yeux verts basculer vers le gris alors qu'ils s'emplissent de larmes, les sourires esquissés, le plissement d'une ride au coin de la bouche, le front qui se dégage à mesure qu'apparaissent les souvenirs. Plus fortement encore que sa tristesse, c'est son désir de poursuivre qu'elle perçoit, cette urgence de vivre comme un besoin inébranlable qu'elle-même n'est plus certaine d'avoir.

Quand il hésite ou trébuche sur un mot, confus, Jeanne se tend, de peur d'être prise au piège et démasquée. Elle redoute les questions auxquelles elle ne pourrait pas répondre. Il s'arrête. Trop déçu. Trop ému. Jeanne est paralysée, elle n'ose pas faire un geste pour le consoler. Alors, elle se tait et attend, l'air de chercher ce qu'au fond elle ne connaît pas. Et chaque fois, il reprend de plus belle, l'entraîne plus profondément encore dans cette mémoire usée qu'est la sienne.

Presque deux heures s'écoulent avant qu'il ne s'interrompe enfin. Furtivement, il pose sa main ridée sur celle de Jeanne avant de s'éloigner. Elle n'a pas vu le soleil se coucher et pourtant le ciel s'est paré de ce voile d'une blancheur bleutée qui annonce une nuit sans étoiles. Par la fenêtre, elle regarde l'homme se fondre dans la foule tandis que le vent se lève et fait tourbillonner les pétales de fleurs restés au sol.

Sa solitude retrouvée, Jeanne détaille les murs qui chaque jour l'accueillent alors que se forge en elle l'idée qu'elle est peut-être installée à Granada depuis trop longtemps. Elle se sent tenaillée par une vieille impression, cette sensation d'être un animal en cage. Montréal, Vancouver, New York, Singapour, Bangkok, Istanbul, Londres, Madrid… Elle parcourt le monde et prend peur dès qu'elle commence à s'enraciner quelque part. Ce n'est pas ce que l'on appelle vivre, juste courir jusqu'à l'essoufflement. Seulement, elle ne sait plus très bien ce dont elle essaie de s'échapper.

Alors, elle tente d'écrire quelques mots sur les pages de son calepin demeurées vides : « C'est l'histoire d'un homme qui aimait Paris comme il aimait sa femme, et qui avait perdu les deux. » Elle hésite, relève la tête. Doucement, Jeanne referme son cahier, le glisse dans son sac et sort à son tour. Semble-t-il qu'il n'y a rien de plus beau que Paris au printemps. o

Ben Schumacher **Telephone & Telegraph**, 2015-2016 Cables télégraphiques, bois, fer et acrylique

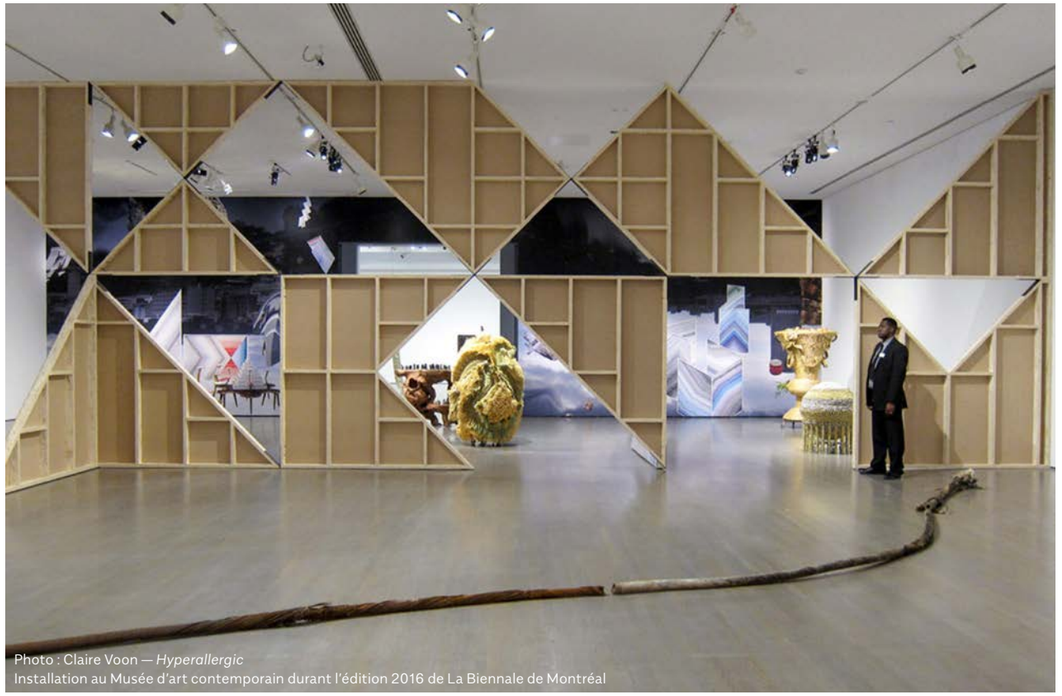


Photo : Claire Voon — *Hyperallergic*
Installation au Musée d'art contemporain durant l'édition 2016 de La Biennale de Montréal

Jusqu'au 20 janvier 2017, le musée d'art contemporain accueille l'édition 2016 de la Biennale de Montréal, Le Grand Balcon. À travers peintures, sculptures, installations, performances, et autres formes, la Biennale expérimente la recherche du plaisir, l'hédonisme à l'air d'aujourd'hui. Parmi ces hédonistes, *Telephone & Telegraph* de Ben Schumacher retient mon attention.

L'installation présente une structure murale, dont les contours métalliques rappellent une enseigne hôtelière. Au centre du cercle qu'elle dessine, l'enseigne hôtelière présente un globe terrestre sur lequel les continents sont illustrés en rouge. Telle une ceinture, une corde resserre le corps du globe à mi-chemin des deux hémisphères, empêchant ainsi l'expansion de sa forme ronde. Au sol, indépendamment de la structure murale de l'installation, un long câble constitué de fragments métalliques traverse la pièce d'un côté à l'autre. Il oblige le public à prendre conscience de ses déplacements au risque de poser le pied dessus.

Sur le panneau explicatif, on peut lire que Schumacher veut aborder dans son œuvre la dépendance des individus aux technologies des communications, qui lui semble exponentielle à l'air de la globalisation. Parallèlement, l'artiste aborde aussi le désir « chez l'humain de cartographier le monde sous un spectre à la fois cognitif et émotif, en décloisonnant les frontières qui séparent le monde physique et matériel du cadre psychologique et sensible. »

On repère rapidement dans l'œuvre les concepts communication/globalisation/cartographie. La représentation du globe terrestre symbolise la globalisation. L'enseigne hôtelière et le câble métallique posé au sol qui ressemble à un câble télégraphique rappellent au visiteur différentes façons de communiquer. Le désir de cartographier le monde s'observe par le câble métallique posé au sol, qui délimite l'espace de sa pièce — et, évidemment, par le globe terrestre. Cette première analyse visuelle démontre la tendance des êtres humains à percevoir la réalité à travers leurs capacités cognitives et émotionnelles, qui échoue la considération du monde physique et matériel de l'œuvre. Elle démontre en quelque sorte comment l'individu s'approprie la matérialité — le métal, le bois, le fer, etc. — et le présente sous sa conception symbolique.

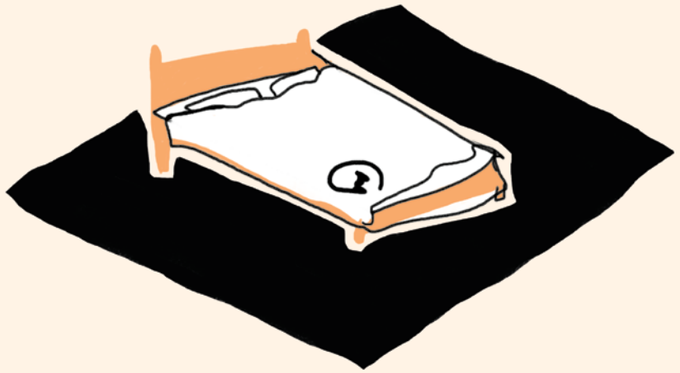
Toutefois, l'expérimentation physique de l'œuvre, c'est-à-dire l'interactivité qu'elle engage avec son visiteur, lui donne une tout autre perspective.

C'est le câble métallique posé au sol qui interagit avec le visiteur en premier, qui devient la stratégie de l'artiste pour démontrer la présence immanquable de la matérialité. En pénétrant dans la pièce, on fait face au câble avant même de prendre connaissance de l'œuvre. Le câble nous est présenté comme un artéfact, dénudé de toute fonction utilitaire. Face à l'objet, le visiteur éprouve donc une certaine absence de reconnaissance, de familiarité. On se voit obligé de l'expérimenter physiquement et non intellectuellement. Ce premier contact nous fait prendre conscience de l'entité physique et matérielle active autour de nous. Le câble dirige les déplacements du visiteur. Sa présence devient un réel obstacle, qui est incontournable. Et même lorsqu'on contemple les autres œuvres de la pièce, nous avons toujours sa présence dans les jambes. Ainsi, l'artiste souligne le pouvoir de la matérialité.

« L'humain [tente] de cartographier le monde sous un spectre à la fois cognitif et émotif, en décloisonnant les frontières qui séparent le monde physique et matériel du cadre psychologique et sensible. »

En somme, l'œuvre requiert une analyse plus approfondie, qui va au-delà de la reconnaissance figurative des concepts — communication, globalisation et cartographie – et qui prend en compte l'expérience physique du visiteur. Elle tend à démontrer une autre dimension de la vie, soit celle physique et matérielle. *Téléphone & Telegraph* de Ben Schumacher pousse à prendre en considération la matérialité entourant la communication en la réexaminant et en réexpérimentant comment les choses peuvent être produites autour de nous. C'est aussi une manière d'étudier le monde, car la matérialité est empreinte de culture, de langage, d'imagination, de mémoire, et donc un réel terrain d'échange entre culture et territoire. ◦

Chambre
Appel de textes jusqu'au 27 janvier
soumissions@lorgane.ca
Info. : lorgane.ca



L'Organe recrute.

Directeur graphique
- Conception et de la mise en page du magazine en collaboration avec le directeur artistique et les autres membres de l'équipe visuelle;
- Création de la mise en page du magazine;
- Création de matériel publicitaire;
- Assurer le suivi de l'impression du magazine et du matériel publicitaire;
- Être en contact avec le directeur artistique pendant les différents stades de la production du magazine.

Directeur de production
- Travailler en collaboration étroite avec le rédacteur en chef;
- Faire un suivi avec les autres membres du comité de rédaction ainsi qu'avec le directeur artistique;
- S'assurer qu'il y a une bonne communication entre les membres du comité;
- Coordonner le recrutement;
- Se charger de la gestion quotidienne du magazine (distribution, lancements, etc);
- Fixer le calendrier de publication.

Pour se présenter à un poste, un candidat doit soumettre une lettre de présentation d'une page. Cette lettre doit expliquer pourquoi le candidat souhaite faire partie de *L'Organe*, et détailler ses objectifs et ses expériences. Faites parvenir le tout, et vos questions, à **redaction@lorgane.ca**
*Le masculin a été utilisé pour alléger le texte.

Discours
Numéro 07, hiver 2016

Thème du prochain numéro
Chambre
Date limite pour les soumissions
27 janvier 2017
Faire parvenir à
soumissions@lorgane.ca

Conseil d'administration
Pierre Chauvin (président)
Justine Falardeau
Sophie Pouliot
Jean-François Vaillancourt

Membre sans droit de vote
Charlotte Parent

Rédactrice en chef
Charlotte Parent
Chef de pupitre Société
Alice Pierre
Chef de pupitre Environnement
OUVERT
Chef de pupitre Arts et Culture
Alice Brassard
Chef de pupitre Création Littéraire
Julien Simard Farout
Directrice artistique
Clara Cousineau
Directeur graphique
Vincent Potvin
Directeur de la photographie
Alexis Cousineau
Directrice de l'illustration
Marianne Dupont-Gagnon

Composition par *L'Organe*
Impression par *Imprimerie F.L. Chicoine*

Questions et commentaires
redaction@lorgane.ca

lorgane.ca

L'Organe est membre de la
Presse Étudiante Francophone

Contributeurs
Josianne Barrette, Eugénie Bataille, Alice Brassard, Gabriel Cholette, Emmanuel Deraps, Meggie Deschambault, Kalid El Morabethi, Roxane Halary, Oksana Karpovych, Étienne Lacelle Dominic Laperrière-Marchessault, Vincent Larose Picher, Emilie Maltais, Alice Parent, Félix Parent, François Parent, Camille Payeur, Laurence Perron, Renato Rodiguez-Lefebvre, Emmanuelle Aïsha Sparkes, J. Vandercreuse.

Photos
pp.15-19 : Oksana Karpovych
pp.24-25 : Alexis Cousineau
pp.32-33 : Clara Cousineau
p.41 : Roxane Halary

Illustrations
p.3 : Charlotte Parent
p.5 : Roxane Fiore
p.6 : Gabrielle Desrosiers
pp.20-23, 27, 54-55 : Marianne Dupont-Gagnon
pp.29-30 : Daniel Pelchat
p.48, 50, 52 : Caroline Douville
p.58 : Vincent Potvin

Couverture
Alexis Cousineau, Clara Cousineau

12
13
14
14